



BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE
DU
Collège Sainte - Catherine
ALEXANDRIE (Egypte)

DÉCEMBRE 1913

5^{me} Année - N° 1



Abonnement (3 numéros par an) P.T. 10

Le numéro P.T. 4

Adresser les communications à

M. LE SECRÉTAIRE DE L'ACADÉMIE

du Collège Sainte-Catherine.

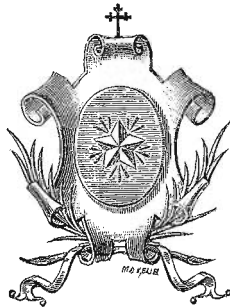
LE LOTUS

BULLETIN

de l'Académie du Collège Sainte-Catherine

ALEXANDRIE (Egypte)

Décembre 1913



ALEXANDRIE
SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS EGYPTIENNES

1913

ACADÉMIE

DU

Collège Sainte-Catherine

au 25 Décembre 1913.

BUREAU

MM. Albert Shamà, <i>Président</i>.....	1 ^{re} Cl. Moderne
Girair Méguerditchian, <i>Vice-Président</i>.....	1 ^{re} Cl. Moderne
Charles Jaouich, <i>Secrétaire</i>.....	2 ^{me} Cl. Moderne
Gaston Bénézra, <i>Trésorier</i>.....	2 ^{me} Cl. Moderne
Pierre Parisi, <i>Bibliothécaire</i>.....	1 ^{re} Cl. Commerciale

MEMBRES

MM. Edouard Gargour.....	1 ^{re} Cl. Commerciale
Maurice Aboulafia.....	2 ^{me} Cl. Moderne
Max Barda.....	2 ^{me} Cl. Moderne
Maurice Souccar.....	2 ^{me} Cl. Moderne
Edouard Tchiboukdjian.....	2 ^{me} Cl. Commerciale
Mario Cantoni.....	3 ^{me} Cl. Moderne
Basile Georgitsy.....	3 ^{me} Cl. Moderne
Antoine Ghikas.....	3 ^{me} Cl. Moderne
Réginald Zarb.....	3 ^{me} Cl. Moderne
Georges Khouri.....	3 ^{me} Cl. Commerciale
Edgar Michaca.....	3 ^{me} Cl. Commerciale

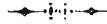
ASPIRANTS

MM. Félix Banoun.....	2 ^{me} Cl. Moderne
Yvon Scalfarotto.....	2 ^{me} Cl. Commerciale
Raoul Paoletti.....	3 ^{me} Cl. Moderne
Pierre Nicolaidès.....	3 ^{me} Cl. Moderne
Joseph Zénié.....	3 ^{me} Cl. Commerciale

LE LOTUS

BULLE FIN

de l'Académie du Collège Sainte - Catherine



DÉCEMBRE 1913

SOMMAIRE

Prière pour l'an nouveau (*Amicus*).

Echos de l'Académie. — Les amis de l'Académie. — Réceptions et élections.

Travaux littéraires. — Souvenir d'une promenade dans la montagne (*R. Zarb*). — Mots Français (*H. Klat*). — Souvenir de Dinand (*G. Mèguerditchian*). — Louis Veuillot (*X***). — Il sole mio (*F. Banoun*). — Dans le Liban (*G. Chami*). — L'honnête homme, le sage, le héros, le saint (*G. Bénéxra*). — Le matin qui se lève (*R. Forgerèse*).

Livres recommandés.

Echos du Collège. La visite de l'escadre française. — Succès de quelques anciens élèves durant l'année 1912-1913. — Le Prix des Anciens Académiciens.

Revue à la vapeur. — La distribution des Prix. — L'exposition scolaire de fin d'année. — L'Œuvre des vacances. — Pendant les vacances. — La rentrée. — La retraite. — Les devoirs des vacances. — A la Congrégation de la T.S. Vierge. — Les constructions au Collège. — La Sainte-Cécile. — School-games and sports. — Conférence archéologique. — Le Centenaire de Louis Veuillot. — Conférence scientifique. — Fêtes religieuses. — Les concours d'Académie. — Les concours de déclamation. — Résultats des examens mensuels.

Ephémérides du deuxième trimestre.



PRIÈRE POUR L'AN NOUVEAU

A tous les lecteurs du LOTUS.

Seigneur qui présidez à la suite des ans,
Et dans les cieus profonds combinez les instants
De joie et de chagrin dont sont faites nos vies ;
Dieu dont les volontés en tous points sont suivies,
Qui menez les humains, en apparence errants,
Comme vous conduisez les astres fulgurants ;
Puisque votre main crée une nouvelle année
Daignez faire, Dieu bon, qu'elle nous soit donnée
Pour votre grande gloire et pour notre grand bien.

*
* *

De l'homme, les jours sont durs : vous savez combien.
— Aux cœurs brisés que mord l'âpre désespérance,
Accordez le courage et la persévérance,
Afin, Seigneur très bon, qu'ils ne blasphèment pas.
— A ceux qui vont faiblir dans les rudes combats
Qu'il faut que notre esprit livre à la chair qui pleure,
Accordez que la Grâce en leur âme demeure.
— A l'indigent donnez le pain quotidien,
Le pardon au méchant ; au timide, un soutien.

*
* *

Et si j'ose, Seigneur, achever ma prière,
Daignez encor bénir tous ceux dont la paupière
Se sera reposée un instant sur ces vers.
De leur toit éloignez les maux et les revers.
Bénissez leur maison ; bénissez leur famille :
Les parents bons et forts et l'aïeul qui vacille,
Les jeunes gens ardents dont le cœur est si beau,
Et l'angélique enfant qui sommeille au berceau.
— Sur chacun de leurs jours répandez vos sourires,
Que tout leur soit printemps et roses et zéphires ;
Puis, au grand Jour, parmi les archanges ailés,
Dans l'éternelle paix, Seigneur, recevez-les.

AMICUS.



Échos de l'Académie.

LES AMIS DE L'ACADÉMIE

C'est avec le plus grand plaisir que nous avons appris la nomination de M. Pierre Girard comme ministre plénipotentiaire de France à La Paz. L'ancien consul de France à Alexandrie, si distingué, si parfait gentleman, avait voulu donner plusieurs fois à notre petite société des preuves d'une particulière bienveillance. De Hambourg, où sa rare compétence l'avait fait nommer il y a quatre ans, il daigna en plusieurs circonstances et de la manière la plus flatteuse nous assurer de son souvenir si honorable pour nous. Nous espérons qu'à La Paz, dans ce pays encore tout neuf de Bolivie, il ne perdra de vue ni Alexandrie, ni ceux qui gardent fidèlement mémoire de ses exquises qualités.

*
**

Monsieur Francis Bourgeois, que nous avons vu si souvent aux côtés de M. Pierre Girard, aux jours gais des séances récréatives aussi bien qu'aux jours redoutables des examens du Baccalauréat, est un ami trop connu de l'Académie pour que nous ne nous réjouissons pas comme d'un heureux événement de famille, de sa nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur.

S'il est vrai, comme l'a dit Pasteur, que ce n'est pas la dignité qui honore l'homme, mais l'homme qui honore la dignité, tous ceux qui savent la haute valeur personnelle de M. Bourgeois, les services hors pair qu'il a rendus à l'influence française dans ce pays, penseront que le grand Ordre s'est honoré en l'accueillant parmi ses membres. Nous le prions d'agrèer avec l'expression de notre jeune, mais chaleureuse sympathie, celle de nos vives et sincères félicitations.

*
**

Le souvenir de M. le Vicomte de Montozon-Brachet n'est pas près de s'éteindre parmi les Académiciens de Sainte-Catherine. Si le jeune et vaillant écrivain revient quelque jour en notre ville, c'est

tout un bataillon de jeunes hommes qui le recevra. Lui non plus n'oublie pas l'Académie. Nous n'en voulons citer comme preuve que le gracieux envoi qu'il nous a fait tout dernièrement de deux beaux fac-similés représentant : l'un, une lettre adressée à lui-même par l'impératrice Eugénie, avec un superbe portrait de l'infortunée souveraine, l'autre, une page du livre de comptes de Lamartine, livre qui est la propriété personnelle de M. de Montozon. Le plaisir qu'il a voulu nous faire, nous l'avons ressenti profondément ; nous le remercions de sa délicatesse attentive, et l'assurons que nos cœurs continuent de vibrer à l'unisson du sien.

*
* *

Messieurs les anciens Académiciens apprendront avec regret que le T. C. F. Philippe, qui fut directeur de l'Académie de 1900 à 1904, a quitté Alexandrie au mois de Septembre dernier, pour aller comme professeur de littérature française à l'école normale que les Frères possèdent à Bethléem. Sa haute capacité l'a désigné à ses supérieurs pour cette importante occupation, et il y connaîtra de beaux succès.

L'Académie gardera longtemps le souvenir du T.C.F. Philippe. Son dévouement, son affabilité constante, son savoir profond, mais tout enveloppé de modestie, lui avaient gagné tous les cœurs, et son temps de direction marque une des meilleures époques que notre Société ait connues. Nos vœux l'accompagnent dans sa nouvelle résidence. Lui-même ne nous oubliera pas auprès de l'Enfant divin dont il peut chaque jour vénérer le Berceau.

*
* *

Il nous est bien pénible de devoir terminer par une mention douloureuse ce trop modeste article. Monsieur Michel Charbin, qui présida cette année même nos fêtes de vingt-cinquième anniversaire, et qui s'est si cordialement prêté à tout ce qu'on a pu demander de lui, vient d'être frappé du coup le plus cruel qui le pût atteindre, par la mort de son frère, M. le docteur Désiré Charbin. Dès que nous l'avons appris, nous lui avons adressé l'expression de nos sincères condoléances. Nous les renouvelons ici, persuadés d'ailleurs que tous les anciens Académiciens voudront par reconnaissance s'y associer de cœur.

RÉCEPTIONS ET ÉLECTIONS

Encore dans sa prime jeunesse, voilà quelques années, l'Académie Saint-Jean-Baptiste de la Salle est désormais entrée dans sa pleine maturité. Elle vient de doubler glorieusement le cap des vingt-cinq ans, vrai Cap de Bonne-Espérance. C'est avec une recrudescence de joyeuse ardeur qu'on s'est remis en route pour une étape nouvelle.

Deux jours après la rentrée, le 4 Octobre, les Académiciens avaient constitué un bureau provisoire afin de pouvoir sans tarder commencer les réunions hebdomadaires. MM. René Tasso, Girair



Le nouveau Conseil de l'Académie (1).

Cliché Reiser.

G. Bénézra, G. Méguerditchian, A. Shamà, Ch. Jaouich

Méguerditchian, Albert Shamà furent choisis. On put alors procéder à la réception des aspirants agréés en Avril dernier : MM. Mario Cantoni, Basile Georgitsy, Antoine Ghikas, Réginald Zarb, de la troisième classe moderne, et MM. Georges Khouri et Edgar Michaca,

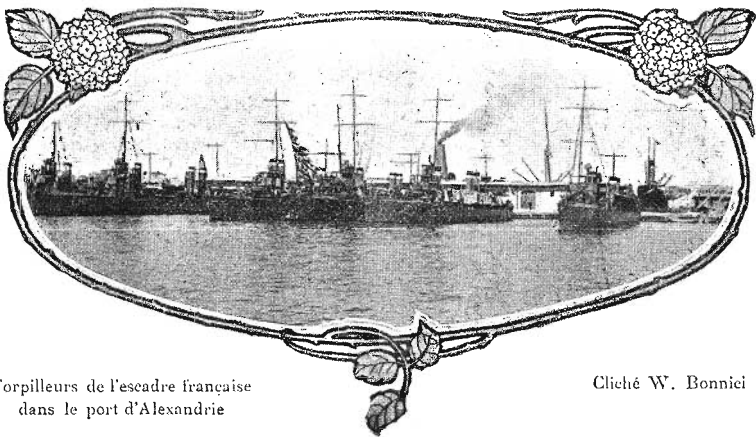
(1) Une fâcheuse indisposition a empêché M. P. Parisi de figurer dans ce groupe.

de la troisième classe commerciale. Cette réception eut lieu le 5 Novembre, jour choisi pour fêter au Collège le centenaire de Louis Veillot. M. B. Georgitsy fit le discours d'usage — un beau discours sur Alexandre le Grand — et en l'absence de M. R. Tasso indisposé, M. G. Méguerditchian lui répondit.

Le 19 du même mois eurent lieu les élections définitives, en présence du T. C F. Directeur, des professeurs des premières classes et de nombreux amis de l'Académie, au premier rang desquels nous avons été heureux de voir M. Aziz Antoine. Le conseil pour l'année 1913-1914 fut ainsi constitué :

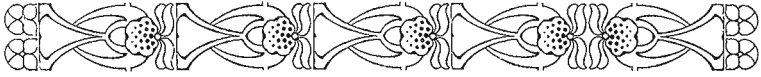
Président : M. Albert Shamà.
Vice-Président : M. Girair Méguerditchian.
Secrétaire : M. Charles Jaouich.
Trésorier : M. Gaston Bénézra.
Bibliothécaire : M. Pierre Parisi.

Enfin, pour combler les vides causés en Juillet par le départ des Académiciens appartenant aux premières classes, cinq aspirants ont été reçus au cours de la séance du 26 Novembre. Ce sont : MM. Félix Banoun, de la deuxième classe moderne, Yvon Scalfarotto, de la seconde classe commerciale, Raoul Paoletti et Pierre Nicolaïdès, de la troisième classe moderne, Joseph Zénié, de la troisième classe commerciale. Souhaitons que la nouvelle année académique ressemble aux précédentes par l'émulation et la valeur des membres actuels de la Société.



Torpilleurs de l'escadre française
dans le port d'Alexandrie

Cliché W. Bonnici



Travaux Littéraires

Souvenir d'une promenade dans la montagne ⁽¹⁾

..Après deux heures d'une marche presque forcée au flanc de la montagne, nous arrivâmes au but choisi pour notre étape. Nous étions à douze cents mètres d'altitude. Quelques bouquets de sapins s'accrochaient au rocher, raidissant leurs troncs vigoureux et élancés contre la pente un peu brusque de la côte. A leur pied s'étendait un vaste et moelleux tapis de mousse fraîche piqué de taches claires et de pointes d'or. Après avoir couru de çà de là, par les sentes parfumées, zigzagant et se perdant dans des fouillis où coule une source aux eaux vierges et chantantes, nous prîmes gaîment notre repas sur l'herbe. L'appétit ne manque pas après une course dans la montagne et la joie y est un convive jamais absent. Pourtant vers la fin du dîner, notre gaîté se ralentit ; l'inclémence du soleil de midi s'ajoutant à un peu de fatigue, nous jeta dans une espèce de torpeur qui dégénéra bientôt en sommeil. Nous n'avions qu'à nous laisser faire ; le lieu était propice, la nature nous tendait si gentiment les bras !

Deux heures après nous étions sur pieds, gaillards et vaillants, capables d'escalader les derniers pics des sommets qui se dressaient au-dessus de nos têtes. Notre ascension se poursuivit à travers quelques pans de forêts particulièrement tourmentés par les bises du dernier hiver. Ce fut vers les six heures que nous arrivâmes à l'hôtel qui domine la montagne. Pendant que mes parents préparaient le retour par une voie plus directe et plus rapide, que mes petits cousins folâtraient avec une jeune biche pensionnaire de notre hôte, je

(1) Cette description est extraite du discours de réception à l'Académie, prononcé par M. R. Zarb.

m'adossai à un vieux tronc ruiné d'un des sapins les plus géants de l'endroit, et de là je me mis à contempler le panorama ravissant étendu sous mes yeux.

A mes pieds, un carré d'herbes folles levant leurs tiges longues et flexibles au-dessus des éclats de roche, descendait en pente rapide puis disparaissait dans un massif de verdure sombre ceinturant les abords d'une gorge profonde. Au fond du gouffre, courait une petite rivière torrentueuse, qui couvrait de son onde blanche d'écume les quartiers de roches qui lui barraient le passage, tandis que son mugissement monotone plusieurs fois répété par les échos allait se perdre dans les vallées. A ma droite, s'élevait une haute colline presque toute cachée par les arbres, entre lesquels étincelaient sous le soleil les toits rouges de gracieux chalets et de vieilles cabanes. A ma gauche, le sol dévalait tantôt brusquement, tantôt en pente douce, et quelquefois s'aplanissait pour former de véritables étages. Cet immense tapis d'un vert indécis pâlisant à mesure qu'il s'éloignait, était coupé de distance en distance par de petits bois de sapin, qui formaient, vus de loin, de grosses et hautes masses sombres. Et dans le fond, là bas, à la ligne d'horizon, fondant le bleu de sa nappe profonde avec l'azur du ciel, le lac Léman s'étendait paresseusement au pied des hauts glaciers, teintés à cette heure de toutes les nuances de l'arc-en-ciel. La vision était féérique. Jamais mes yeux, depuis l'instant de cette jouissance quasi céleste, n'ont rien contemplé de si beau.

Mais un spectacle plus saisissant encore s'offrit soudainement à mon admiration. Tandis que le soleil allait éteindre pour nous ses rayons et semblait en descendant lentement derrière les monts ne quitter qu'à regret ce coin enchanteur, il l'embrasa une dernière fois de tous ses feux ! Le ciel alors s'enflamma. Toutes les cîmes des montagnes se couvrirent de pourpre et d'or ; les vitraux des grands hôtels étincelèrent, tandis que le creux des gorges se violaçait et brunissait, et que, dans la plaine, tout s'estompait sous une vapeur légèrement bleutée. Bientôt le globe du soleil ne fut plus à l'horizon qu'une forme indécise, qui tout d'un coup disparut. Le ciel conserva quelques instants son flamboiement splendide, puis s'assombrit, tandis que majestueuse et lente, la lune montait de l'autre côté des monts. Une à une, mais en quelques minutes à peine, des centaines d'étoiles piquèrent leur clou d'or à la voûte d'azur profond et velouté. A cette heure, tout était calme, tout se taisait, sauf le mugissement devenu plus grave de la rivière au fond de la gorge. Sur les collines les plus proches, des feux s'allumaient.

J'aurais bien voulu prolonger encore cette extase ; mais la voix de ma mère m'appela. Je rentrai à l'hôtel, tout saisi du spectacle que j'avais eu sous les yeux, pendant que lentement la nuit enveloppait la terre, et que sur les flancs des collines et des monts les bois de sapin s'assombrissaient formant dans la clarté mourante du soir de véritables trouées de ténèbres.

RÉGINALD ZARB.

MOTS FRANÇAIS

Mots Français, mots du clair parler de douce France,
Mots que je n'appris tard que pour vous aimer mieux
Comme on fait d'un ami choisi depuis l'enfance,
Mots qui m'êtes entrés jusqu'au cœur par les yeux
— Ceux du berceau m'étant entrés par les oreilles —
Mots qui m'avez du monde enseigné les merveilles,
Mots sur qui j'ai pâli, mots par qui j'ai pleuré,
Soit que l'on me grondât, petit, de vous mal lire,
Soit que l'on m'applaudit plus tard de vous mieux dire,
Mots par qui j'ai connu le vertige enivré
De vous goûter, savants, poètes, philosophes,
Et d'apprendre, dans vos systèmes ou vos strophes,
La force de la prose ou la grâce des vers,
Mots qui, puisque j'ai fait en français mes études,
Avez ouvert mes yeux cillés sur l'univers,
Mots Français, tous les mots, les doux, les forts, les rudes,
Les mièvres, je vous aime, ô Mots, avec ferveur !

*
**

Mais si vous plaisez tant à mon esprit rêveur,
O Mots, c'est que par vous le Rêve se précise
Sans rien perdre de son lointain mystérieux.
L'Idée, en traversant vos syllabes, s'irise
Comme à travers un prisme un rayon lumineux.
Riches des sucs du vieux parler, au cours des âges,
Vous évoquez en nous, rien qu'en vous prononçant,
Exquis et raffinés comme de vieux visages
Tout un passé divers au charme évanescent.

Chaque siècle en passant vous imprima sa trace :
Celui-ci sa noblesse et celui-là sa grâce.
Et vous gardez, d'avoir exprimé tour à tour,
Des seigneurs, la valeur, des marquises, l'amour
Je ne sais quel parfum d'élégance et de gloire,
Le plus étourdissant qu'ait distillé l'Histoire ;
Et vous avez surtout, en faveur du petit,
En faveur du vaincu, généreux mots de France,
Poussé si fréquemment le cri de délivrance ;
Il a si vaillamment, grâce à vous, retenti
Le cri de liberté dont frissonna le monde ;
Ce cri fut à tel point le cri de charité
Le plus vibrant qu'ouït jamais l'Humanité,
Que rien que de vous dire une clarté m'inonde
Comme si vous étiez composés de rayons.
Ce passé vous ajoute un cachet de mystère,
Si bien — prodige dont nous nous émerveillons —
Que revêtu par vous d'un manteau de lumière
Le Beau trouve moyen de s'embellir encor.
— C'est la raison pourquoi, Vigny, « le son du cor
Est triste au fond des bois » moins qu'en votre poème...

*
* *

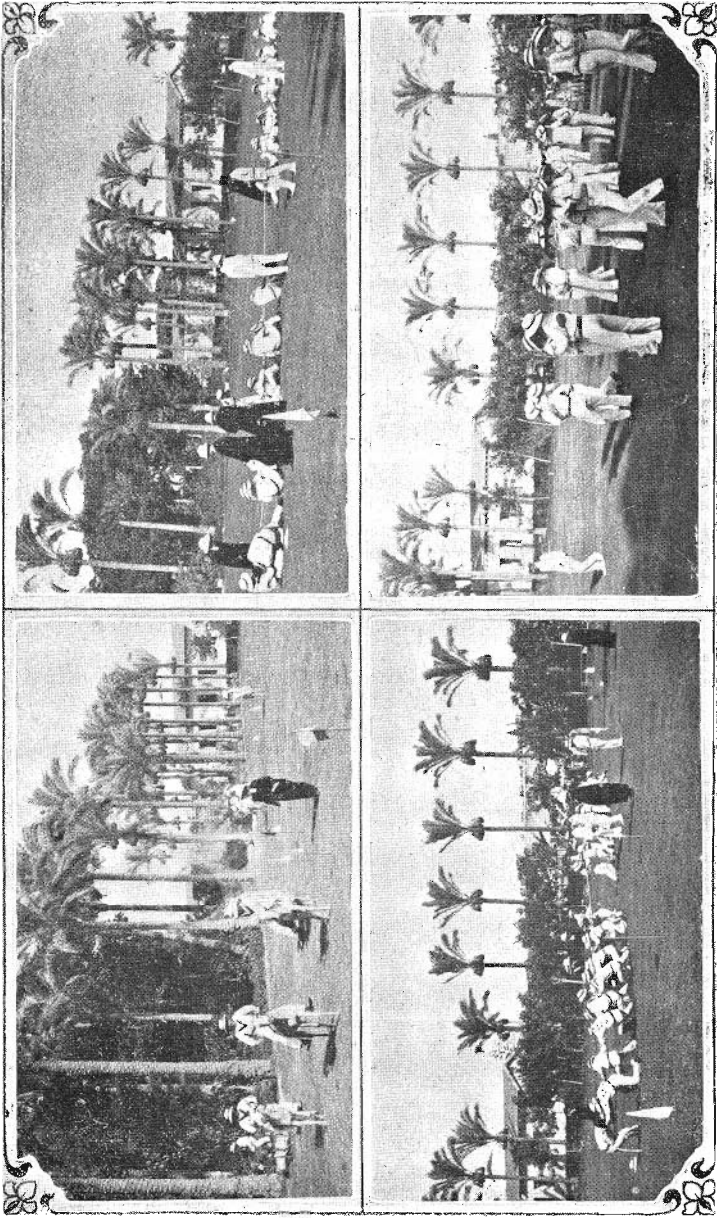
Et c'est aussi pourquoi plus que tous je vous aime,
Mots dont se sont servis les poètes divins :
Prières, cris d'amour, sanglots, chants d'espérance.
Que de fois vous avez allégé ma navrance,
« Devoir » dont *Le Cid* nous a montré les chemins,
Eventail qu'agitaient les doigts de Célimène,
« Cigale » dont le chant émouvait La Fontaine,
« Métier » auquel « vingt fois » s'est attelé Boileau,
« Fureurs » dont se mourait la *Phèdre* de Racine !
Que de fois ma tristesse a vogué sur ton eau,
Lac qu'ont sanctifié les pleurs de Lamartine !
Saule dont « la pâleur était chère » à Musset,
Combien me suis-je assis à ton ombre idéale !
Combien ai-je admiré l'allure magistrale
Des Siècles dont Hugo sur son roc bâtissait
La Légende de marbre ! Et lorsque je m'exile
De plein gré, loin du monde, en mes heures d'ennui,
Impassible et hautain, tel Leconte de Lisle,

Que de fois à mes yeux lassés vous avez lui,
Mots somptueux chers au Parnasse : les *Camées*
Que Gautier sertissait en de rares *Emaux* ;
Les *Améthystes* de Banville ; les *Trophées*
De Hérédia ! Je vous aime en dépit des maux
Que vous engendrez, *Fleurs du Mal* de Baudelaire,
Et je vous aime pour votre charme apaisé
Mots dont Coppée a ciselé son *Reliquaire* ;
Et j'aime vos douceurs tendres, *Vase brisé*
Où « se meurt » de Sully-Prudhomme « la verveine »,
« Violons » dont « les sanglots longs » troublaient Verlaine,
Jardin triste où languit l'*Infante* de Samain !
Oui, je vous aime tous, Mots pompeux des Classiques
Sereins du grec Chénier, brûlants des Romantiques,
Froids des Parnassiens, — beaux toujours ! — ; et qu'enfin,
Forçant le mutisme où son profil le condamne,
En un soir immortel, ton *Cyrano*, Rostand,
A fondus et rythmés prestigieusement
Pour « les jeter en touffe » au balcon de Roxane !

*
* *

O Mots, pour les instants d'intense volupté
Que j'ai connus grâce à vous dans la solitude
De ma chambre, je vous garde une gratitude
Attendrie et sans borne. Oui, lorsque tourmenté
D'Idéal, que pour fuir la Vie et ses mensonges,
Je m'isole avec vous loin des regards railleurs,
Me guidant à travers le dédale des songes
Vous m'ouvrez l'infini des au-delà meilleurs,
Et je ressens alors un plaisir si vivace
Que tout : griefs, tracas, misères, tout s'efface.
Et le vertige est tel qu'il m'arrive parfois
De croire que d'avoir feuilleté tant d'ouvrages
De vers il m'est resté peut-être au bout des doigts
Un peu de poésie à rimer en deux pages !
Alors dans ma simplicité d'Oriental
Que subjugue le beau, je suis pris de l'envie
D'écrire et nul délice au monde n'est égal
A celui que j'éprouve à vous donner la vie,
A vous rythmer, avec plus ou moins d'insuccès,
Mots clairs du doux parler de France, Mots Français !

HECTOR KLAT



Les Marins du croiseur cuirassé *Le Bruix* à la campagne du Collège, le 17 Juillet 1913.

SOUVENIR DE DINAND.

Lorsque, mes chers collègues, votre bonne fortune vous procurera l'occasion de visiter une foire belge, j'entends une de ces kermesses annoncées et préparées des mois à l'avance avec des soins qui trahissent une véritable inquiétude du mieux et du nouveau, je vous engage à vous arrêter devant un des baraquements où l'on débite des pommes de terre frites. Cela ne vous empêchera pas de vous exercer dans un tir à abattre des pipes en terre cuite, ni de faire monter de quelques centimètres le liquide coloré du thermomètre de la fortune afin de connaître votre chance, ni de démolir dans un jeu de massacre toute une rangée de bonshommes, ni de parcourir l'une après l'autre les attractions de la foire : roue joyeuse, cycliste merveilleux, tobogan, ménagerie et autres. Tout au contraire, je vous conseille de visiter la kermesse bien à votre aise, de vous arrêter devant chaque roulotte, de répondre aux invitations de tous les hommes-sandwichs. Vous trouverez de l'inédit à chaque coin...

Le spectacle auquel je voudrais vous faire assister n'est pas le plus sensationnel de la foire ; mais peut-être penserez-vous, après m'avoir entendu, qu'il ne manque pas d'une certaine originalité.

Le comptoir donne sur la route ; il est constitué par une large et longue planche peinte en blanc, reposant sur deux tréteaux assez hauts, et sur le bord de laquelle on a cloué une vieille étoffe rouge, plissée et fréquemment raccommodée, qui pend jusqu'à terre. Si vous pensez que cette tenture a pour but de cacher l'humble dénue-ment du buffet improvisé, vous avez raison. De l'autre côté de cette planche, au centre de l'établissement, une demoiselle au large tablier blanc, se démène, le sourire aux lèvres, toujours prête à servir les amateurs. «C'est un sou, messieurs et dames, un sou», dit-elle, en offrant d'un geste gracieux le cornet de papier jaune rempli de pommes de terre encore chaudes qu'elle saupoudre de sel.

Il y a beaucoup de monde à la foire. La foule des badauds — nous le sommes tous un peu à nos heures — passe et repasse devant les roulettes, pendant que les touristes expriment dans les dialectes les plus variés leurs impressions sur les différentes attractions. La petite marchande de frites leur est particulièrement sympathique. Ils s'approchent : le plus grand nombre pour regarder, les autres pour

entrer et goûter. Mais voilà qu'un enfant vient en courant déposer son petit sou de nickel sur le comptoir. « Il n'y en a pas, mon petit, dit la demoiselle, on est en train d'en faire. » L'enfant comprend, et attend en silence que la préparation des frites soit achevée.

Cette préparation comprend trois phases principales, qu'il vous sera facile d'observer en allant derrière la roulotte examiner la cuisine. La première phase consiste à tailler, la seconde à cuire, la troisième à faire égoutter. Voici comment on taille. Le marmiton qui travaille derrière la roulotte prend, dans une grande bassine, les pommes de terre déjà épluchées et coupées en rondelles, et les empile sur une espèce de grille composée de lames bien tranchantes. Une presse, mue par un petit levier à bras, comprime le petit tas de pommes de terre et force les tranches à passer entre les lames. C'est rapide, propre, et on ne se coupe pas les doigts. Ainsi taillées, les frites (futures) sont précipitées dans quatre grandes poêles pleines de beurre fondu. Un petit crépitement très original se fait entendre, une vapeur point désagréable arrive à votre nez, et dans quelques minutes — deux ou trois à peine — les pommes de terre sont cuites. Cela constituait la seconde opération : les retirer des poêles, les faire égoutter dans de grandes passoires, c'est l'objet de la troisième. Cinq minutes ont suffi pour que tout soit à point.

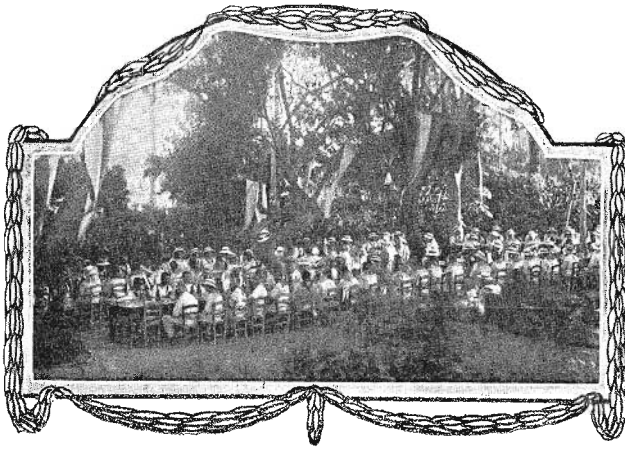
L'enfant que la demoiselle a tout à l'heure prié d'attendre n'est plus seul maintenant devant le comptoir. Une dame et une fillette l'ont rejoint. La demoiselle s'excuse poliment : « Si madame voulait entrer, il y a une chambrette libre : les frites seront prêtes dans un instant. » Le petit garçon s'exclame : « J'y vais, moi ! » et la petite fille dit à sa mère : « Allons avec, sais-tu ? » Mais la mère ne veut pas. Des deux manières de manger les frites : en pleine rue, ou dans l'intérieur de la baraque, elle préfère la première. Justement, la demoiselle apporte les cornets attendus : la dame met deux sous sur le comptoir et s'éloigne en croquant les frites...

Ne l'imitiez pas ; faites plutôt comme le gamin ; entrez dans une des huit chambrettes dont a parlé la demoiselle. Ce n'est pas luxueux, mais vous vous y plairez. Sur une toute petite table, on vous apportera un tout petit plat de frites. Vous vous assiérez. si vous voulez, et alors vous vous apercevrez que vous occupez plus des deux tiers de la « chambrette ». Vous aurez le loisir d'examiner l'un après l'autre les amateurs. Pourtant vous n'y resterez pas trop longtemps : dans ces « chambrettes », trop rapprochées du fourneau et des poêles de beurre fondu, la chaleur est grande ; au surplus deux ou trois paires

d'yeux braquées sur vous avec insistance, vous feront entendre que là, comme à confesse, chacun doit avoir son tour.

Vous comprendrez et vous sortirez, la bouche encore pleine de la saveur *sui generis* des frites, et en vous éloignant vous ferez réflexion que pour un sou vous avez vu bien des choses intéressantes. Ce ne sera pas d'ailleurs votre seul plaisir, car en voici un autre : c'est que vous aurez dès lors pour toujours, au fond des yeux, la silhouette de la demoiselle au tablier blanc, et tout au fond de l'oreille sa gracieuse invitation : « C'est un sou, messieurs et dames, un sou ! »

GIRAÏR MÉGUERDITCHIAN.

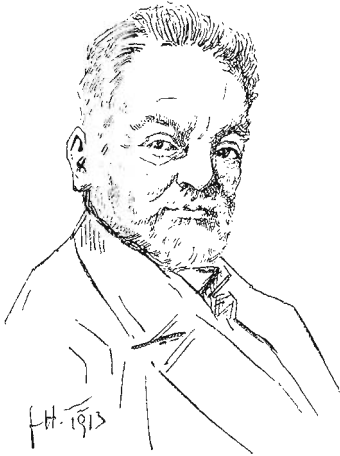


Cliché G. Charky (1)

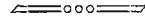
Les Marins du *Bruix* à la campagne du Collège.

Le goûter

(1) La belle photogravure de la p. 14 provient également d'un cliché de M. G. Charky.



LOUIS VEUILLOT



*Strophes dites par M. Charles JAOUICH,
à la séance du centenaire de Louis VEUILLOT*

le 5 Novembre 1913,

devant le portrait de l'illustre écrivain.



LOUIS VEUILLOT (1813-1883).

Ce fut un fier lutteur. — Dans l'ardente mêlée
Où l'article vibrant et la strophe envolée
Tiennent lieu de coups droits et de taille et d'estoc,
Dans le combat qui voit le formidable choc
Du vrai contre l'erreur, du bien contre la haine,
Nul moins que lui ne fut ménager de sa peine.

Sa plume fut son arme. Il la reçut du Ciel;
Trente ans il la brandit vaillamment, mais sans fiel.
Confiant dans son droit, calme dans sa colère,
Fort de sa seule foi, le «bon soldat de Dieu»
Purchassa sans répit de son solide épieu
L'égoïste bourgeois et le lâche sectaire.

Pourtant, à vingt-cinq ans il vivait sans foi. Mais
Sitôt qu'il fut croyant, il le fut tout à fait.
Chrétien, que le divin *Parfum de Rome* grise,
Fouillant l'athéisme et claironnant sa foi,
Par l'article et le livre il défendit la Loi
Que Jésus révéla par Pierre à son Eglise.

Rude fut la bataille. A Voltaire régna,
Contre Dieu s'était joint le transfuge Renan,
Subtil esprit, pétri d'ironie et de rêve,
Que le dogme offusquait de sa vive clarté.
Veillot les mesura sans être épouvané,
Déclarant aux deux dieux une guerre sans trêve.

Le spectacle fut beau.... Veillot avait cent bras !
Sots et ratés, nains et géants roulaient à bas
Comme les vieux Troyens dans les chansons d'Homère.
Et le rude joueur, volontiers goguenard,
Riait d'un bon gros rire en leur pointant son dard,
Invitant les gredins à faire leur prière.

Il eut le sort promis par le Seigneur aux siens :
La haine. Même on vit de débiles chrétiens
S'effrayer de sa force et blâmer son courage.
Dieu le récompensa par la croix et le deuil :
Trois ans il dut marcher de cercueil en cercueil.
Pendant que sur sa mère Hugo bavait l'outrage.

La mort seule arracha la plume de sa main...
Il fut beaucoup pleuré : le Pontife romain
Déclara que le coup frappait l'Eglise entière.
Sublime témoignage ! éloge mérité
Qui te faisait entrer à l'immortalité,
O toi qui chérissais Rome comme une mère.

Et désormais la paix est faite sur son nom.
On proclame à l'envi qu'il fut loyal et bon,
L'incrédule lui-même avec respect le nomme,
La jeunesse l'acclame ; il reste le *Lutteur*
Dont l'œuvre a survécu dans toute sa chaleur,
Le maître le plus apte à former un cœur d'homme.

*
* *

De la justice, enfin l'heure a sonné pour toi,
Veillot. Dieu, dont ta plume a défendu le droit,
Largement envers toi veut tenir sa promesse.
Entre donc dans la gloire acquise à ta prouesse
D'où ton geste vainqueur nous montrera le but :
SOLDAT DE DIEU, SOLDAT DU CHRIST, VEILLOT, SALUT !

X***

IL SOLE MIO !

(Adapté d'une nouvelle allemande de ISABELLE KAISER.)

Depuis que la mère du bersagliere Frontini avait reçu la nouvelle du retour de son fils, elle descendait chaque jour à la Grande Marina, de la main s'abritait les yeux contre le brûlant soleil de Capri et regardait fixement vers la Punta Campanella si quelque bateau n'était pas en vue. Lorsque, à l'horizon, montait un contour d'ombre, son cœur épuisé par le combat de la vie, battait si fort dans sa poitrine qu'il lui faisait vraiment mal. Peut-être était-ce le navire qui portait son Angiolillo ! Mais lorsque le vapeur passait à distance et s'éloignait sans toucher l'île, que l'azur de la mer Tyrrhénienne ne réfléchissait que l'azur ardent du ciel, elle remontait, courbée et lasse, le rude sentier de la « Contra della Torre » pour atteindre sa maisonnette délabrée, plantée au milieu des vignes et des oliviers, tout près de la Certosa.

Les pêcheurs qui la voyaient avancer en chancelant la saluaient d'un ton compatissant : « Buon di, zia Frontini ! » Hélas ! elle n'était pas la seule mère de l'île qui attendit son enfant. Nombreux étaient les fils de Capri qui s'étaient embarqués pour la guerre de Tripolitaine, et beaucoup parmi eux ne reviendraient pas. Dans un véritable transport d'ardeur guerrière, ils avaient répondu à l'appel de la patrie, et, sous les plis du drapeau tricolore, ils étaient partis pour l'Afrique comme s'il se fût agi d'un voyage d'agrément.

Le fils de la mère Frontini s'était trouvé parmi les premiers engagés, rayonnant de la flamme de la jeunesse, vraiment superbe sous le panache de plumes qui ombrageait ses yeux, ses yeux étincelants qui brillaient comme le soleil du Sud. « Il sole mio ! Mon soleil ! » disait la mère lorsqu'elle l'entendait chanter à la tombée de la nuit, sous la fenêtre de Concetta, la jeune fiancée... Mais maintenant il ne chantait plus, là-bas, sous les balles sifflantes et les rayons brûlants du soleil africain. Des semaines, puis des mois s'étaient écoulés et la guerre ne finissait pas. Les soldats de la patrie se heurtaient à la résistance imprévue des hordes du désert, qu'on voyait chaque jour revenir plus nombreuses au combat, au son des fifres sauvages et des derboukas étranges. Et son Lillino, comme

elle l'appelait quand il était tout petit, son Lillino se battait contre ces bandes; sa belle poitrine servait de cible aux balles perfides; il dormait tout armé sur le sable des dunes, à la seule lueur des étoiles, et souvent il se réveillait au milieu d'une tempête de fer et d'une grêle de balles. Chose étrange! Il n'avait encore jamais écrit à sa vieille mère. Heureusement que Concetta, la belle fiancée, la fille d'un pêcheur voisin, était souvent venue lui lire les gazettes. Les noms inconnus aux syllabes barbares résonnaient à ses oreilles comme des mouches importunes : Ored, Medenine, Sidi-Mesri, Djamil-Bey, Beni-Souabi.. Qui pourrait dire les visions sanglantes se cachant sous ces noms! Combien de soldats avaient dû tomber, comme tombe le soleil derrière les hauts sommets des monts, tomber dans les champs d'orge que baigne la Méditerranée, ou dans les ravins dont les cactus acérés défendent le passage! Combien s'étaient endormis sur ce sable de Lybie sans que l'haleine chaude du désert pût les réveiller, parce que les balles avaient arrêté sur leurs lèvres le cri glorieux de la vie! Cependant, la Madone soit bénie! le nom de son Angiolillo ne s'était jamais trouvé dans la liste des morts. Mais les nouvelles mettent tant de temps pour arriver à Capri que, pendant que l'on s'y réjouissait sur une tête épargnée, une balle perdue l'avait peut-être déjà rencontrée! Et puis, on ne disait pas le nom de ceux qui languissaient et râlaient dans les hôpitaux. Enfin les chefs envoyaient-ils des rapports bien exacts? Ne cachaient-ils rien....?

Dieu soit loué! Voilà qu'un matin, était arrivée une lettre portant le cachet de Tripoli. Elle annonçait, bien laconiquement il est vrai, le retour d'Angiolillo : il serait embarqué sur le premier transport mis à la disposition des officiers pour les blessés. La lettre n'était pas écrite de la main de Frontini; mais la vieille mère n'en pouvait conclure que son fils fût grièvement blessé. Elle ne savait pas, la pauvre! que, tant que la guerre durerait, on ne renverrait dans leurs foyers que les soldats rendus incapables de porter les armes. Il revenait! c'était le principal. Depuis qu'elle avait reçu l'heureuse nouvelle, elle descendait chaque jour à la Grande Marina, pour, de là, scruter l'horizon. Chaque fois que son espoir était déçu, elle s'en revenait un peu plus cassée, murmurant : Domani ! Domani, demain!.... Cette anxieuse attente épuisait ses dernières forces. En vain Concetta essayait-elle de la rappeler à la raison, pour lui épargner l'inutile et fatigante montée, elle ne faisait que

répondre que le bateau était attendu et qu'elle voulait être la première à le voir.

Un jour enfin, le contour d'un vapeur se précisa de plus en plus du côté de la Punta Tagrara. A n'en pas douter, il se dirigeait sur l'île. A cette vue, la pauvre vieille sentit son cœur l'abandonner. Saisie d'une crainte indescriptible, elle n'eut pas la force de rester sur le bord de la mer, au milieu de la foule plus nombreuse d'un instant en instant. Tremblante et pâle comme une morte, ses genoux s'entrechoquant, elle regagna sa pauvre cabane et s'enferma seule avec son impuissance.

Le débarquement présentait un étrange spectacle. Les cris d'allégresse, les vivats s'étaient soudain transformés en longues clameurs de pitié, à la vue des figures hâves et ravagées de ces prédestinés à une mort prochaine qui, les yeux agrandis par la fièvre et les insomnies, convulsaient leurs lèvres dans un affreux rictus, en essayant de sourire pour calmer une mère, une sœur, une épouse angoissée. Un cri d'horreur monta jusqu'au ciel quand le jeune Sandrini, le fils de Beppé, apparut sur le quai, conduit par deux compagnons d'armes, les orbites vides, rendu affreusement aveugle par les éclats d'un projectile qui lui avaient arraché les deux yeux. Un autre se traînait péniblement sur des béquilles; un autre n'avait plus même de jambes; un autre avait la figure zébrée par une effrayante cicatrice. Lorsque ce fut le tour du bersagliere Frontini de passer sur le pont de débarquement, il apparut si droit, si vaillant, de si martiale tournure enveloppé dans sa pèlerine noire, le feutre noir bien campé sur l'oreille, que chacun s'imagina qu'il revenait absolument sain et sauf. Pourtant un grand orgueil blessé tourmentait sa physionomie; il regardait loin devant lui, et semblait ne vouloir reconnaître personne. Les camarades d'autrefois s'empressèrent autour de lui, et voulurent lui serrer la main; mais il évita leur approche si délibérément que tous s'arrêtèrent avec stupéfaction. Ses yeux fouillaient obstinément la multitude. On comprit qu'ils cherchaient, plusieurs crièrent: « La mère t'attend à la maison; elle est trop faible pour descendre ».

Alors passa sur son visage comme un éclair: « Comment allait elle supporter cela? » Involontairement, il chercha du secours. Quel bonheur pour lui quand ses yeux rencontrèrent le regard ardent de Concetta. Leurs yeux se saluèrent et se fixèrent. Puis, dans un mouvement spontané, la jeune fille étendit vers le soldat sa main loyale et fine; mais lui resta debout, comme cloué au sol, ne répondant par aucun signe au geste suppliant. Une pensée terrible traversa

l'esprit de la jeune fille, une interrogation muette élargit sa pupille. Un regard douloureux, presque honteux, que Frontini abaissa sur elle avec effort fut sa seule réponse. Enfin, d'un signe de tête très doux et infiniment triste, il lui fit comprendre qu'il ne pouvait s'expliquer devant la foule ; mais qu'à la maison, plantée là-haut dans les vignes et les oliviers, elle saurait le secret douloureux. Perdue dans un dédale d'horribles pensées, Concetta demeurait immobile et sans voix tandis que Fontini s'éloignait à grands pas, sans tendre la main à personne, sans toucher même le bord de son feutre noir, ne répondant à aucune question. La jeune fille était maintenant toute en pleurs ; de lourds et profonds sanglots soulevaient sa poitrine ; le mystère qui l'environnait broyait son cœur. Un vieux soldat lui frappa à ce moment sur l'épaule : « Concetta, dit-il, la femme d'un héros ne ne pleure pas. » Ce fut dans tout son être comme une secousse. Elle redressa la tête ; une soudaine fierté sécha ses larmes. Elle n'était qu'une pauvre jeune fille sans doute, mais son cœur était fort ! Angiolillo s'était sacrifié pour la patrie, c'était un héros : elle saurait l'égaliser. Agile comme on ne l'est que dans la montagne, elle s'élança sur le chemin grim pant...

Lillino était arrivé à la maison de sa mère. Du genou il poussa la porte demi-ouverte, et dit simplement, comme s'il revenait de la pêche quotidienne : « *Tschau, tschau, mamma mia !* » De le voir si beau, si fort, la pauvre vieille fut comme hypnotisée. Elle joignit les mains, ferma soudainement les yeux, et tout d'une masse se jeta au cou de son fils. Quelle ne fut pas sa stupeur de ne point sentir autour de ses épaules l'embrassement si longtemps attendu ! Qu'est-ce que cela voulait dire ? Comme un ressort qui se détend, avec un effroi presque superstitieux, elle se rejeta en arrière : « Cosa c'e, cosa c'e, il sole mio ? » Lillino ne répondait rien ; mais il était devenu aussi pâle que si la mort voyageait dans son corps. Alors, brusquement d'un mouvement plus rapide que la pensée, la mère déboutonna la pelisse noire, et subitement, sans dire un mot, glissa le long du corps de son fils, puis tomba lourdement sur le sol. La vie l'avait quittée au moment où son œil avait entrevu les linges ensanglantés qui entouraient, près des épaules, les deux informes tronçons qui restaient seuls des bras de son fils.

Ah ! comment pourrait-on narrer l'amertume du malheureux jeune homme. Est-il un mortel qui pourrait dire ce qu'il sentait dans son cœur. L'horrible mutilation qui lui laissait pourtant la vie venait de causer la mort de sa mère. Ah ! que n'était-il resté là-bas,

par une nuit sans lune, sur les sables de la Lybie, en pâture aux immondes chacals ou aux chiens courants.

Il en était à ces douloureuses pensées, et se courbait en geignant comme un animal blessé, sur le corps de sa mère lorsqu'il se sentit très doucement serré près des épaules. Brusquement il se redressa, et voici ce qu'il vit : c'était Concetta, qui, sans se faire remarquer, était entrée derrière lui, avait tout vu, tout compris et tout accepté, et qui était là debout, lui tendant les bras. Il comprit, dans le regard si tendre dont elle l'enveloppait, ce que signifiait ce geste, et brusquement il se laissa tomber dans ces bras qui désormais besogneraient vaillamment... pour deux.

Juste à ce moment, la foule qui ne savait rien de cette mort, rien de cette mutilation, rien de cet amour, arrivait après avoir fait le tour du village, devant la maison des Frontini, pour féliciter le fils et la mère, et poussait dans l'air une incessante clameur : « Evviva ! evviva l'Italia !

FÉLIX BANOUN.

Dans le Liban.

Tombée de Nuit

Le bois dresse là-bas son front étincelant.
Sa couleur d'or s'estompe et fond en pâle teinte ;
Le bruit du jour se tait : le vent meurt, nulle plainte
Ne jette son appel douloureux et tremblant.

Sur la route poudreuse, un troupeau va bêlant.
Aux clochers, l'Angélus du soir gravement tinte,
Unissant ses accords à la molle complainte
Du montagnard qui suit ses bœufs lourds, au pas lent.

D'incertaines rumeurs s'épandent en bruits d'aile ;
Sur la terre qui dort la paix flotte et ruisselle,
Faites d'ombre, de calme et de recueillement.

Sous le ciel bleu que pas un nuage ne voile,
Tout se tait, tandis que s'allume doucement
La tremblante clarté de la première étoile.

Réveil

Rondeau

Un Angélu dans le lointain
Egrène sa note argentine :
L'aurore naît ; le frais matin
Descend du mont sur la colline.

Le ciel rit. Un rayon d'or fin
Effleure l'eau qui s'illumine.
Un Angélu dans le lointain
Egrène sa note argentine.

L'oiseau commence son refrain,
La source coule cristalline ;
Et saluant l'aube divine,
Meurt comme un soupir incertain
Un Angélu dans le lointain.

*
* *

Le Nid

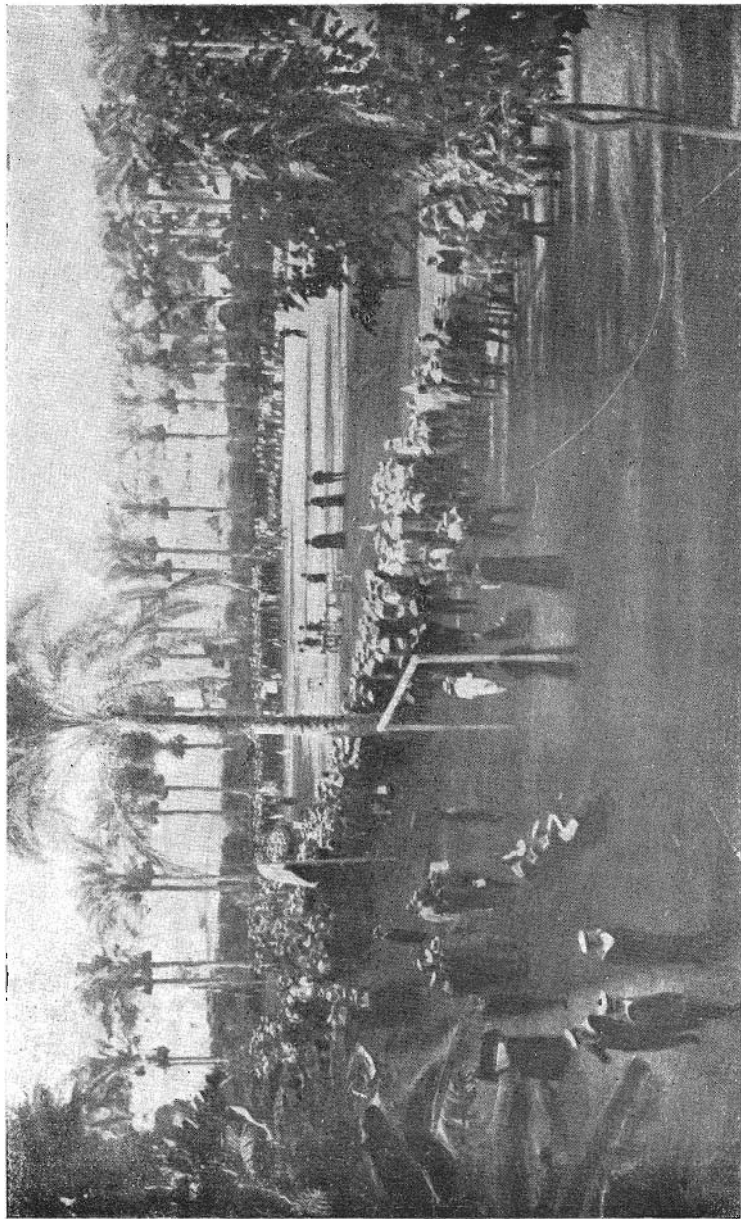
Le monastère, au bout du chemin rocailleux
Dresse ses hauts murs gris que le soleil allume.
Seul le clocher, noyé dans un voile de brume
Disparaît comme en un lointain mystérieux.

D'une arête plongeant dans cette mer qui fume
Une mésange émerge, au col noir et soyeux,
Qui sautille, se pose, et par vols sinueux
Repart en emportant, dans son bec une plume.

Et je songe aux petits grelottant au clocher...
Mais l'oiseau, qui là haut, a voulu les nicher
Sait maternellement protéger leur faiblesse :

Car il leur a construit un abri chaud et sûr
Au sommet de la tour, fleur de délicatesse,
Et ce nid suspendu se mire dans l'azur.

G. H. CHAMI.



Les marins de l'escadre française à la Campagne du Collège - 30 Octobre 1913.
Le champ de sports — Vue d'ensemble.

Photo Reiser

L'HONNÊTE HOMME, LE SAGE, LE HÉROS, LE SAINT.

Pour celui qui se propose d'étudier l'humanité dans ses bonnes parties, l'humanité telle qu'elle devrait être, dirait La Bruyère, il n'existe que quatre types généraux qui puissent retenir son attention et s'imposer à son estime. En les plaçant d'après une gradation d'autant plus logique que chacun d'eux possède toutes les vertus de celui qui le précède immédiatement tout en y ajoutant quelque chose de supérieur, ce sont : l'honnête homme, le sage, le héros et le saint. Ceux-là seuls sont les vrais hommes, parce que comme parle Bossuet, seuls ils peuvent rendre bonne raison de leur conduite.

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

L'honnête homme est l'homme comme il faut, l'homme qui est bien relativement aux autres, au monde, à la société. Il se distingue d'abord par la politesse, mais encore par la probité. Il est honnête par raison, par respect pour soi-même et pour le bien. C'est l'homme des convenances, l'homme des bienséances. Il ne ment pas, ne se parjure pas, il ne vole pas, ne fraude pas, il n'insulte pas, n'injurie pas, parce que cela est injuste et inconvenant. S'il ne fait pas au prochain tout le bien qu'il voudrait qu'on lui fît à lui-même, jamais il ne lui fait le mal qu'il ne voudrait pas lui-même avoir à souffrir. Le droit d'autrui est une barrière qu'il ne franchit jamais : honneur, réputation, fortune lui sont choses sacrées. On peut se confier à lui : il sait garder un secret. On peut en assurance remettre des intérêts dans ses mains : il les soignera de son mieux. L'honnêteté a des degrés. Sous son inspiration, l'homme peut pousser le respect du bien d'autrui jusqu'au scrupule : c'est la délicatesse. L'homme d'honneur est la fleur des honnêtes gens, l'homme qui observe l'honnêteté, même alors qu'il lui en coûte, qu'il y a peine, difficulté ou danger, même alors qu'il n'y est pas strictement tenu, que l'action n'est point d'obligation, mais de surérogation.

Sans doute, aux yeux du moraliste, l'honnête homme qui l'est vraiment constitue un type recommandable. Pourtant, qui ne se rend aisément compte que ses vertus sont d'ordre assez médiocre, inférieures, négatives le plus souvent, qu'elles peuvent même n'être

qu'une forme de la politesse — d'une politesse très grande, il est vrai — et par conséquent extérieures à l'âme, nullement foncières ? C'est en ce point tout d'abord que le sage lui est supérieur. Si l'honnête homme est l'homme qui est bien relativement à la société, le sage est celui qui veut être bien relativement à la raison. Il n'est pas sans passions : mais il les a si souvent vaincues que leurs mouvements n'ont plus rien de violent. Elles le servent dans la paix. Il est calme, pondéré ; il jouit, dans la maîtrise de son âme, de son plein jugement. Il aime à délibérer avec lui-même ; il garde le souvenir du passé, il sait préparer l'avenir. Il parle volontiers par sentences : les proverbes abondent dans ses discours. Il écoute patiemment, répond lentement, souffre la contradiction. C'est un homme pour lequel expérience passe science. Voyez le Vieillard de La Fontaine en face des trois Jouvenceaux. Quel calme dans la réponse à leurs railleries insultantes ! Quelles pensées justes dans sa bouche :

Hé quoi, défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui. . . .
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier ?

La sagesse guide bien : elle fait connaître, choisir et employer les moyens les meilleurs pour arriver à son but ; mais son nom exprime plutôt des principes de conduite doux, calmes, qui ne demandent pas beaucoup d'efforts. Elle est la raison perfectionnée par l'expérience ; elle n'est pas l'enthousiasme. C'est sa limite. La sagesse est plus que la prudence ; elle la contient et la suppose. A son moindre degré, elle n'est guère autre chose que la prudence même. C'est ce qui lui interdit les transports de l'héroïsme.

Le héros est un sublime imprudent. Les sages le prennent souvent pour un exalté, un fanatique. Il y a du vrai : le héros est un fanatique de l'honneur, du devoir. Le plus souvent, c'est un impulsif, sans que cela soit pourtant nécessaire : il y a des héros calmes, de sang-froid, qui raisonnent leurs généreux sentiments. Mais ce qui fait le fond même de l'héroïsme, c'est la force d'âme et le dévouement, en un mot, l'abnégation. Ni la vie, ni ce qui fait le charme ou le prix de la vie : la position que l'on occupe, la fortune que l'on a péniblement amassée, la femme que l'on aime, rien ne peut arrêter le héros. Il n'est pas impassible, mais il accepte la souffrance. Il souffre d'autant plus qu'il veut lui-même broyer son cœur, parce qu'il estime qu'il le doit. La lutte contre les passions mauvaises est dure ; mais lorsque

l'âme est partagée entre deux sentiments également forts et également légitimes, qu'elle doit se déterminer pour l'un d'eux, et qu'elle ne le peut qu'en tyrannisant l'autre : voilà ce qui est vraiment terrible. Être comme enfermé dans cette impasse ; n'en pouvoir sortir que par un effort exceptionnel de la volonté ; se décider, dans l'angoisse et les larmes, à cet effort, l'accomplir : voilà l'héroïsme. Il y a des héroïsmes éclatants : il y en a d'obscurs. Dans les rues de nos villes nous croisons tous les jours des héros qui s'ignorent et qu'on ignore. L'héroïsme ne consiste pas toujours à accepter la mort : il consiste plus souvent à accepter la vie. Donner son sang à la patrie, mourir comme d'Assas à Klostercamp ; exposer sa vie dans une épidémie comme Rotrou à Rouen et Belzunce à Marseille, c'est héroïque. Mais vivre dans la misère du corps ou de l'âme, sans qu'il soit possible de prévoir qu'un jour elle puisse finir ; accepter cette misère, si elle accompagne l'obligation, le devoir ; se dévouer tous les jours sans espoir que ce dévouement soit quelque jour reconnu par ceux mêmes qui en sont l'objet : voilà le triomphe de l'héroïsme.

La vie humaine atteindrait son degré suprême de beauté dans le héros, si le saint n'existait pas. Le saint, c'est l'homme surnaturel. Les principes d'action que l'honnête homme demande au respect du bien d'autrui, le sage à la raison pratique, le héros au dévouement, le saint les demande au surnaturel. Il ne serait déjà plus de ce monde si la pitié des hommes ne remplissait son cœur. Dieu plus connu, plus aimé, plus glorifié : c'est le seul but de sa vie. Le saint est donc un mystique quoique tout mystique ne soit pas saint ; et le mysticisme véritable, qui n'est autre chose que l'amour de Dieu, est le premier pas vers la sainteté. La sainteté ne supprime pas la nature ; elle s'en empare, la transforme, la dirige et la contient. Les saints sont d'abord de riches natures. Pour eux rien ne s'achève ici-bas, rien ne vaut en soi ; tout a un sens, non seulement supérieur, mais divin. La seule vertu qu'ils estiment est la vertu surnaturelle ; l'autre, la naturelle, est bonne sans doute, nécessaire même, comme l'arbre l'est à la greffe, mais imparfaite, inféconde. Les saints sont intrépides. Les plus grands hommes d'action que l'humanité ait connus sont des saints. Ils commencent les plus grandes œuvres avec rien, dès qu'ils savent que Dieu le veut, ils s'y obstinent et les conduisent par des voies tout opposées à celles que la sagesse humaine aurait choisies. Les hommes et leurs ressources ne leur paraissent pas négligeables ; mais ils les estiment pour rien si Dieu ne les agrée. Le saint est encore l'homme de la prière perpé-

tuelle, de la continuelle application de l'âme à Dieu. L'oraison est le souffle de son âme : il prie comme il respire. On a dit avec raison qu'il travaillait comme si tout le succès dépendait de lui, et qu'il priait comme si Dieu devait tout faire seul. Le saint n'est pas toujours un homme d'action : il peut passer sa vie dans la contemplation. Mais alors, la prière est sa fonction unique ; c'est par elle qu'il travaille au rachat de l'humanité, car cette rédemption est l'œuvre et le but de la sainteté.

Tels semblent être, esquissés à grands traits, les quatre types d'hommes vraiment dignes de ce nom. Le dernier réalise la suprême beauté humaine. Il a fait de son âme la gloire de la Création ; la vie de Dieu en lui a transfiguré son humanité. Il est le « surhomme » par excellence, si l'on veut admettre ce barbarisme : l'homme le plus grand entre ses semblables par l'intensité de la vie, l'élévation des pensées, la force de la volonté.

GASTON BÉNEZRA.

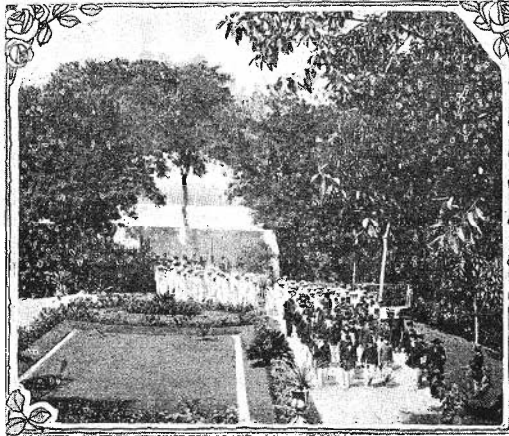


Photo G. Charky.

Les Marins du *Bruix* à la campagne du Collège.

L'entrée, musique du Collège en tête.

LE MATIN QUI SE LÈVE

C'est le titre de l'article vibrant que Monsieur le Vicomte de Montozon-Brachet vient de consacrer dans le numéro de *La Presse* du 14 novembre, au dernier livre de Madame Juliette Adam : *Chrétienne*. Cet article, comme tout ce qui sort de la plume de M. de Montozon, est d'une incomparable élévation de sentiments, d'une parfaite justesse d'idées, et d'un style délicatement ouvré. On le lit avec charme, et il est un de ceux que l'on veut découper pour grossir sa petite anthologie

Ce beau salut, large et franc, le livre de Madame Adam le mérite « car son titre seul nous est un gage des hautes pensées qu'il renferme ». Mme Adam est depuis soixante ans en possession des faveurs du grand public. Ses nouvelles, ses esquisses et ses romans sont pleins de charmantes descriptions, toujours traversés d'un grand souffle patriotique. Souvent elle a été appelée « la grande Française » ; et peut-être l'a-t-elle mérité en faisant aimer, comme pas un, la France aux étrangers. Malheureusement, ce qui caractérise l'ensemble de son œuvre, c'est la doctrine païenne, le culte passionné de la beauté pure, la poursuite d'un rêve de vie naturelle et heureuse débarrassée de tout soin ultra-terrestre. « Je suis païenne, dit-elle elle-même, et c'est ce qui me distingue des autres femmes ». Il fut un temps où elle n'avait pas de plaisir plus grand que celui de courir à tous ses moments libres, de son hôtel de la place Louvois au Musée des Antiques ; ses dieux étaient là, vivants, palpitants sous la beauté grecque ; et cette beauté, elle l'adorait divinisée à ses yeux dans la Vénus de Milo.

Or, c'est elle qui, aujourd'hui, après nous avoir conté dans la suite de ses Mémoires, le récit de sa vie politique — car il lui a été donné d'être mêlée à tous les faits les plus marquants de l'histoire contemporaine — c'est elle qui nous fait la confidence de son retour à la vieille foi chrétienne ! Le fait est désormais accompli, et c'est l'auteur de « *Païenne* » et de « *Laide* » qui s'écrie : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé ». Pendant toute sa vie, elle avait élevé avec passion dans son âme un autel dédié à la beauté toute plastique, et voici que Dieu vient d'y descendre. Comment cela s'est-il pu faire ? « Ah, nous répond-elle, c'est que l'homme se lasse de ne regarder

que la terre et de ne se mouvoir que dans l'étroit domaine des faits matériels... Le matérialisme isole l'homme dans l'espace, le rive à la boule terrestre dont le tour est de plus en plus raccourci ; il lui interdit les envolées de l'au-delà, la participation à la vie éternelle... Or, dans tous les enseignements de la vie, on trouve un sens religieux. Heureux ceux qui s'efforcent de gravir les hauteurs de la foi ».

« Un jour, raconte M. de Montozon, un jour, à Gif, réunis dans le grand salon, nous l'écoutions parler... A un moment, Paul Bourget qui venait de quitter le groupe où il causait avec Saint-Saëns et Maurice Barrès, entendant prononcer le nom d'un auteur fameux, demanda à l'un d'entre nous en quelle admiration il tenait ses œuvres. M^{me} Adam, répondant alors pour lui, s'écria : « C'est un grand talent. Mais ne me parlez pas d'un auteur qui n'a jamais songé aux âmes ». Il y eut un silence ; plusieurs des écrivains illustres qui se trouvaient là méditèrent un moment cette parole profonde... »

Plus on avance dans la vie, plus on s'aperçoit qu'il n'y a que les âmes qui comptent, qu'il n'y a que la vie de l'âme qui soit la vie humaine. Faite aux dimensions mêmes de l'infini, l'âme humaine a des désirs qui débordent la terre ; et dans la vie, cette mesure variable d'années qui s'écoule entre le berceau de l'homme et sa tombe, il arrive toujours un moment où se pose pour elle l'angoissant problème de son origine et de sa destinée

Créature d'un jour qui t'agites une heure,
De quoi viens-tu te plaindre et qui te fait gémir ?
Ton âme t'inquiète, et tu crois qu'elle pleure :
Ton âme est immortelle, et tes pleurs vont tarir.

Ton âme t'inquiète, dit Musset ! Oui, car il faut à l'homme autre chose de plus vaste et de plus consolant, de plus généreux et de plus grandiose que les simples joies éphémères promises par le rationalisme.

Pauvres choses d'ici, vous qui passez si vite,
Comme vous nous donnez le goût de l'absolu !

Ils sont nombreux ceux qui, en ces derniers temps ont mesuré, pesé ce que leur offrait la vie et détourné presque aussitôt leur regard déçu. Nous assistons à une véritable renaissance de l'idéalisme, il n'est qu'une voix pour proclamer que le grossier réalisme a vécu, pour un temps du moins. La science n'a pas tenu les promesses de

ses pontifes : la vie est toujours aussi dure, le mal toujours aussi hideux, la vie toujours aussi mystérieuse. Un souffle a passé, et des paroles graves, religieuses, ont été dites par des bouches d'où l'on ne s'attendait pas à les entendre sortir. Le pauvre Verlaine a commencé : ce furent les admirables plaintes de *Sagesse*. Huysmans, Coppée, Bourget, Brunetière, Morice, chacun par un chemin différent s'est mis en route vers le même but. Le « besoin de croire » a été la première de leurs communes affirmations : et voici que cette parole s'amplifie jusqu'à devenir le mot d'ordre de la littérature. René Bazin, Maurice Barrès, Henry Bordeaux, Francis Jammes, Paul Claudel, Charles Mauras, René Valléry-Radot, les maîtres de la jeunesse affirment tous le besoin d'une foi qui soit une règle. A leur voix, s'unit désormais la voix de l'auteur de « Chrétienne ». Les pages qu'elle vient de livrer au public répondent trop bien à ce besoin de croire contemporain pour qu'elles n'aient pas un retentissement profond dans le plus intime des cœurs.

« L'âme de la jeunesse, dit encore M. de Montozon, est dans le fond de son rêve essentiellement religieuse ». C'est sur elle en ce moment qu'un matin radieux, pronostique d'un splendide midi, se lève.

RÉG. FORGERÈSE.

Livres recommandés.

Nous avons pensé être utiles à plusieurs de nos lecteurs en leur fournissant, dans chacun des numéros du Lotus une petite liste de livres vraiment recommandables tant au point de vue du fond que de la forme. On achète si légèrement hélas, les mauvais livres, faute souvent d'en connaître de bons ! Il va sans dire que tous les ouvrages que nous mentionnerons pourront être mis entre toutes les mains. Ceux nos amis que nous avons consultés nous ont assuré que cette petite liste serait la bienvenue : puissent-ils avoir dit vrai !..

LIVRES NOUVELLEMENT PARUS OU RÉÉDITÉS.

MISRAÏM. par *Godefroid Kurth* - Librairie Téqui, Paris. 3 fr. 50.

Dans ce livre, — véritable carnet de voyage — le magistral historien de *Clovis* raconte ses impressions d'Égypte. Descriptions prestigieuses, évocations vraiment épiques des âges passés, interprétations ravissantes des monuments archéologiques, en font le plus bel ouvrage du genre écrit à propos de ce pays. Nous osons promettre à tous ceux qui le liront plus que du plaisir : un véritable enthousiasme.

RÉCIT D'UN SOLDAT, par *Amédée Achard* — Collection Nelson,
1 fr. 25.

Tous les ouvrages parus dans la collection Nelson ne sont pas également recommandables. Le choix n'a pas été très judicieux. Quoi qu'il en soit, le dernier publié est excellent sous tous les rapports. C'est un des plus beaux récits militaires qu'on puisse mentionner. Les pages relatives à la capitulation de Sedan et au siège de Paris peuvent soutenir la comparaison avec les plus belles pages de nos grands historiens.

L'HÉROÏNE DU PÉTANG : HÉLÈNE DE JAURIAS, par *Henri Mazeau* — Librairie Téqui, Paris. Ouvrage couronné par l'Académie française. 3 fr. 50.

On parle beaucoup de la Chine, depuis quelque temps. Il paraît, dit-on, qu'elle nous réserve de belles surprises. Attendons... Si l'on veut connaître ce qu'elle est présentement, se faire une idée de la mentalité chinoise — comme aussi trouver dans un récit historique toute l'émotion que pourrait procurer le roman le plus pathétique, voici le livre qu'il faut lire. Rien en effet ne peut donner une idée de ce que fut ce fameux siège du Pé-Tang, déjà si bien raconté par René Bazin, dans la Vie de l'enseigne de vaisseau Paul Henri... Le journal de la supérieure des sœurs de la Charité de Pékin, si habilement présenté par M. Henri Mazeau, est en son genre un véritable chef d'œuvre : et c'est d'ailleurs ainsi que l'Académie française a pensé.

BON AN, MAL AN, par *Henri Lavedan*, de l'Académie française — Librairie Perrin, Paris. 3 fr. 50.

C'est la sixième série des chroniques hebdomadaires de M. Lavedan à l'*Illustration*. Il y passe avec une aisance admirable du plaisant au sévère. Jamais on n'a donné un tel cachet d'art et de grâce aux choses de la plus banale actualité. Livre toujours bien écrit, toujours respectueux des bienséances, jamais sermonneur, mais d'un moralité très distingué et sincère.

LES MEILLEURES PAGES DE MUSSET, par *Eugène Evrard* — Librairie Duvivier, Tourcoing. 3 fr. 50.

Ce livre répond à un besoin pressant. Il a sa place marquée dans toute bibliothèque qui ne veut renfermer que des pages saines et littéraires à la fois, car les œuvres complètes, abondamment vulgarisées hélas ! sont si voluptueuses et passionnées ! Les extraits sont longs et abondants. Le livre ne laisse rien ignorer des beautés indiscutables de l'œuvre de Musset, mais ne renferme pas un mot capable de troubler les consciences.

LOUIS VEUILLOR, par *C. Lecigne*, professeur aux Facultés de Lille — Librairie Lethiellieux, Paris. 3 fr. 50.

M. Lecigne est actuellement un des meilleurs critiques français. Aucun sujet n'était plus digne de son talent que la vie du grand polémiste. En cette année du centenaire de Louis Veuillot, le beau livre du savant professeur de Lille, est le « livre du jour ».

LA MAISON, par *Henry Bordeaux* — Librairie Plon-Nourrit, Paris. 3 fr. 50.

Voici le livre qui a fait parler tout Paris, il y a cinq ou six mois. Il faut bien que ce soit un vrai chef d'œuvre puisque le mot s'est trouvé spontanément sur toutes les lèvres. C'est en effet, un beau livre, un bon livre, qui élève l'esprit et touche le cœur, fait de main d'ouvrier, aurait dit La Bruyère.

Terminons enfin par quelques ouvrages de critique littéraire.

COMMENT IL FAUT LIRE LES CLASSIQUES FRANÇAIS, par *Ant. Albat.* — Librairie Colin, Paris. 3 fr. 50.

Excellent ouvrage. M. Albat est un guide auquel on peut se fier. Tous ceux qui ont déjà quelque culture littéraire trouveront leur profit dans chacune de ces pages.

ANATOLE FRANCE, par *G. Michaud* — Librairie Fontemoing, Paris. 3 fr. 50.

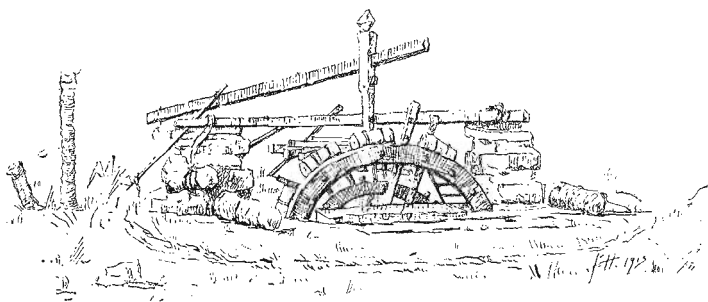
Vaste enquête très fouillée sur l'intelligence, l'imagination et la sensibilité de France. Conclusions suggestives : « Anatole France a l'intelligence moyenne, incapable de construire, plus curieuse que profonde, égoïste et subjective ; l'imagination médiocre, jamais créatrice, plus appliquée que féconde ; la sensibilité, sensuelle jusque dans ses haines ». On n'a jamais plus poliment démoli une brillante idole.

ESSAI SUR TAINE, par *Victor Giraud* — Librairie Hachette, Paris. 3 fr. 50.

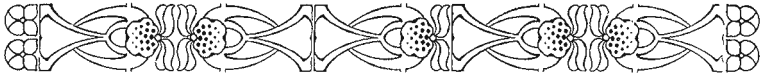
LES MAÎTRES DE L'HEURE, du même auteur — à la même librairie.

Histoire de Taine et de sa pensée, le Logicien, le Poète, l'Influence : telles sont les divisions de l'*Essai* — Ouvrage définitif ou à peu près. Ce livre n'est évidemment abordable que par ceux qui sont au courant du mouvement des idées au XIX^e siècle ; sa lecture leur sera en même temps que très agréable, extrêmement avantageuse.

Des « Maîtres de l'heure » on peut dire que c'est la plus belle série de monographies que l'on ait vue en librairie depuis l'apparition du XVIII^e siècle de M. Emile Faguet (1859). M. Victor Giraud, professeur à l'Université de Fribourg, est un maître de cette critique « morale et psychologique », si intéressante dans ses méthodes, si féconde dans ses résultats. Ses études sur Chateaubriand et Pascal l'ont mis au premier rang des écrivains de ce temps. L'ouvrage que nous signalons, constitué par cinq études sur P. Loti, de Vogüé, F. Brunetière, E. Faguet, P. Bourget, a mérité d'être appelé, l'année dernière « le plus beau livre de l'année ».



Une saqieh égyptienne.



Échos du Collège.

LA VISITE DE L'ESCADRE FRANÇAISE. (1)

Le séjour de l'escadre de l'amiral Boué de Lapeyrère dans les eaux d'Alexandrie a laissé dans notre ville un souvenir si profond qu'il promet bien d'être tout aussi durable. « C'est que, dit le *Corriere d'Italia*, dans son numéro du 15 novembre, même après les vicissitudes politiques, les changements dans les relations, les nouveautés dans les alliances, la France n'a rien perdu en Egypte de sa primauté morale, déjà plus que séculaire. » Officiers et marins ont tous été profondément émus de cet accueil si chaleureux, et il est hors de doute qu'ils en garderont, eux aussi, un impérissable souvenir.

Le Collège Sainte-Catherine se devait à lui-même de prendre une part exceptionnelle à cette réception, puisqu'il est des maisons françaises d'éducation la plus ancienne, la plus populeuse et la plus connue. Il n'a rien négligé à cet effet. C'est aux marins et aux officiers de dire s'il s'est montré digne de la réputation que lui ont faite les de Voguë, les Langénieux, les Cassar, les Barrès, les Montozon, les Dartige du Fournet, les Siegfried, etc... etc... qui furent ses hôtes d'un moment.

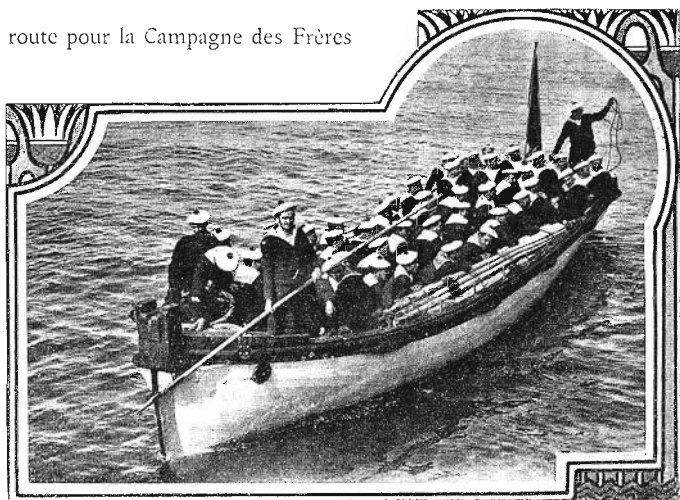
Les journaux de la ville ont donné, de la fête organisée à la maison de campagne et de la réception de l'Amiral au Collège, les comptes-rendus les plus flatteurs. A l'un d'eux nous empruntons les deux narrations qui suivent.

(1) Le dernier numéro du Lotus a parlé très sommairement de la réception au Collège, le 17 Juillet, de M. Delage, commandant du croiseur cuirassé *Le Bruix*, et de la fête donnée à ses marins à la campagne. Nous nous réservions d'écrire un compte-rendu détaillé de cette belle journée dans le présent numéro. Le défaut de place nous en empêche à notre grand regret, mais les photogravures des p. 14, 17 et 30 parleront pour nous.

**Réception des officiers et des marins français,
à la «Campagne» des Frères. (Les Nouvelles du 31 oc-
tobre 1913.)**

Entre tous les souvenirs que l'escadre française gardera d'Alexandrie, il n'est pas douteux que celui de la réception qui a été faite hier dans l'après-midi aux officiers et aux marins par le Collège Sainte-Catherine, dans sa vaste maison de campagne, doit rester un des plus vivaces et des plus agréables.

En route pour la Campagne des Frères



Le Collège a fait les choses largement, on peut dire royalement. Il avait voulu grouper dans cette manifestation de sympathie toutes les unités de l'escadre. Par le fait, plus de douze cents marins de tous les cuirassés et de tous les torpilleurs, cent vingt sous-officiers et vingt-cinq officiers y purent participer. C'est un magnifique record dont le Collège peut être fier et conserver la mémoire. Quel endroit d'ailleurs est plus convenable que l'immense champ de sports du Collège pour recevoir une telle foule et lui faire fête ! C'est un lieu toujours charmant, sans cesse agréable ; et lorsque les trois couleurs piquent leurs notes harmonieuses sous le panache des palmiers ou l'épaisseur ombreuse des caoutchoucs, il devient féerique.

Les marins, débarqués au quai des Messageries Maritimes, et conduits en tram jusqu'au Rond-Point, arrivèrent à la campagne par

détachements compacts dès une heure de l'après-midi. Sans perdre de temps — car les numéros du programme étaient nombreux — les jeux commencèrent. Pour improvisée qu'elle fût, la fête ne manqua ni de charme, ni de variété, ni surtout de gaieté.

Les officiers des divers bords avaient eux-mêmes préparé les équipes, et voulurent diriger les jeux, assurant ainsi l'ordre le plus parfait. Et c'était vraiment un beau spectacle de voir un tel esprit de famille, une telle cordialité entre les chefs et les soldats. Parmi les numéros qui rencontrèrent le plus grand succès il faut d'abord mentionner les impayables courses à baudets, les courses en sacs, courses



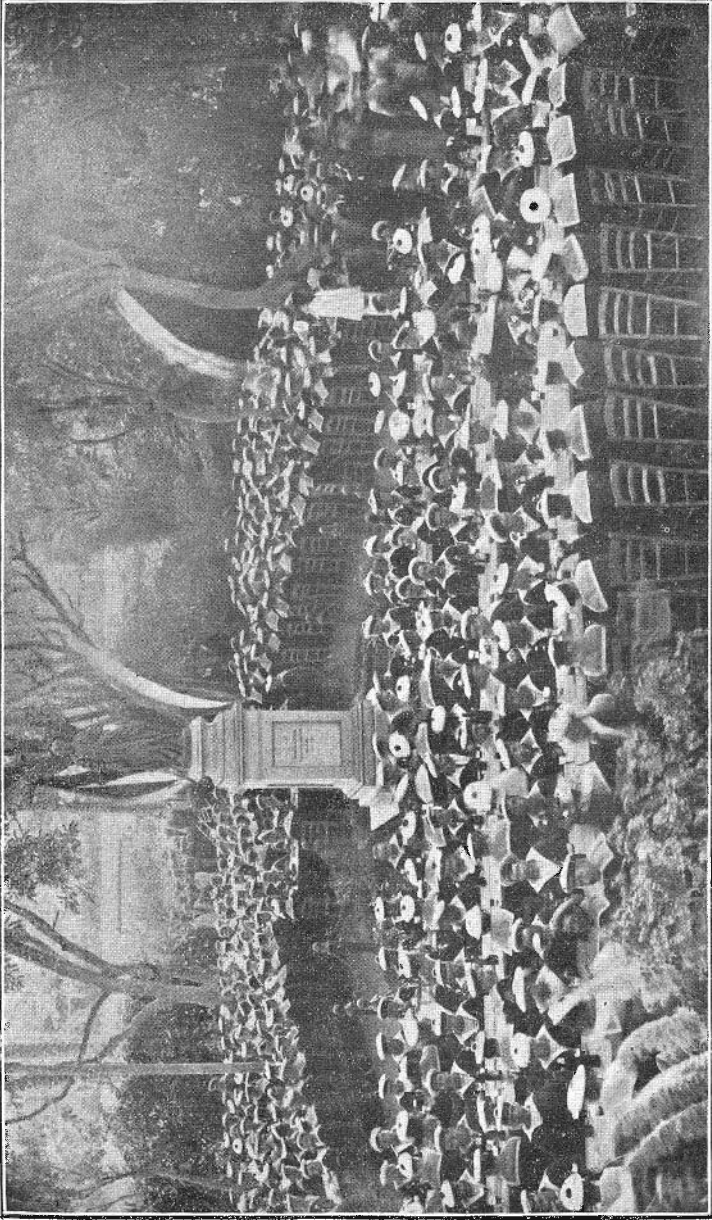
Photo V. Baindéky

Les jeux des marins à la campagne.

Course à baudet.

à la chèvre, courses en brouette, bizarreries de la flûte enchantée, etc., «toutes inventions pleines de mirifique esbahissement». Des prix variés : albums, cartes postales, boîtes de cigarettes et même, ô Bacchus ! quelques bonnes bouteilles furent, à la fin de chaque jeu, attribués aux gagnants. Les vues et photographies des «types du pays» remportèrent un succès de particulière estime. Il y a de quoi !..

Pourtant, plus grand encore fut le succès de la musique du Collège. Les différents numéros du répertoire avaient été choisis «ad hoc» : *Sambre et Meuse*, dont l'éclat victorieux plaît tellement aux soldats de France ; *Baïonnette au canon*, *Paris-Belfort*, deux mar-



Les marins de l'escadre française à la Campagne du Collège - 30 Octobre 1913.

Le goûter.

Photo Reiser

ches avec clairs, essentiellement françaises, enthousiastes et vives, la *Marche de Paris*, pleine de verve et de brio, etc., etc. Mais que dire de la *Marseillaise*, chantée en chœur par douze cents hommes, pendant que mugissait la fanfare ! Ce fut, pour tous les cœurs français, un moment d'inexprimable émotion.

De nombreuses notabilités de la colonie française et de la ville avaient tenu à prendre part à la fête. Entre tous, nous avons spécialement remarqué le T. C. F. Kostka, visiteur des Ecoles d'Egypte, MM. Bontoux et Grandguillot, députés de la Nation, MM. Bourgeois, Jullien, Zukar, Marichal, Puech, Barthélemy, M. l'Abbé Veillat, MM. Fitte, Cantoni, Bernard, Simyan, Mm^e Monmaton et ses enfants, M Lams, etc , et les repré entants des différentes communautés religieuses de la ville.

Jusqu'à la dernière heure, l'Amiral Boué de Lapeyrère, avait assuré qu'il se ferait un plaisir d'assister à la fête. Mais, par suite de circonstances absolument imprévues, l'Amiral, qui n'était arrivé à la gare du Caire qu'à deux heures de l'après-midi, au lieu de midi précis, comme il l'avait désiré. n a pu jouir de la gaîté et de l'enthousiasme de ses braves marins. Tout le monde l'a beaucoup regretté, et nous ne doutons pas qu'il partage le sentiment général.

C'est vers quatre heures et demie que la fête prit fin, par un petit goûter offert aux marins. D'immenses tables avaient été dressées sous les grands arbres qui se trouvent derrière la maison : mille places avaient été préparées ; il en manqua, mais on y suppléa en un clin d'œil. Alors il apparut vraiment que lorsque des hommes sont réunis dans un même sentiment, ce sentiment ne s'additionne pas, mais se multiplie. Quel enthousiasme ! Quels tonnerres d'applaudissements, quand les officiers entourant le C. F. Visiteur Kostka et le C. F. Directeur Ismaëlis, parurent au balcon. La scène est indescriptible : ceux qui l'ont vue ne pourront l'oublier. D'innombrables cris de : Vive la France, Vivent les Frères, montaient en véritables tempêtes. Une des premières notabilités de la ville s'écria : «Voici une des plus fortes émotions de ma vie ! »

Et lorsque, dans la fraîcheur du soir qui descendait, les groupes s'ébranlèrent en ordre parfait, la musique du Collège ayant pris la tête du défilé, le spectacle devint soudain imposant et grave. Ces hommes, tout à l'heure si gais, se retrouvaient soldats. La Marseillaise qui les guidait reprenait toute sa signification : l'hymne de la patrie faisait les cœurs plus chauds. Fièremment, cambrant la taille, marquant le pas, par les chemins pleins de l'ombre du soir, les marins

dirent adieu au lieu de la fête, de cette fête bien courte sans doute, mais inoubliable quand même, tandis que sous les grands arbres rentrait tout d'un coup le silence grave des choses.

*
**

Réception de l'Amiral. (*Les Nouvelles* du 1^{er} Novembre 1913.)



Photo V. Baidéky

L'Amiral chez les Sœurs de Charité
Derrière l'Amiral, M. le Consul de France.

C'est par le Collège Sainte-Catherine que l'amiral Boué de Lapeyrère a voulu commencer la visite des écoles françaises. Il était accompagné de Monsieur de France, de plusieurs officiers supérieurs et d'un certain nombre de notabilités de la Colonie française.

Son arrivée, attendue avec impatience par les onze cents élèves massés dans les pas perdus et les accôtés, fut ac-

cueillie par une vraie tempête d'applaudissements, pendant que l'orchestre du Collège exécutait une vibrante Marseillaise.

C'est à M. Albert Shamà, membre du conseil provisoire de l'Académie, que revint l'honneur de saluer, au nom du Collège, M. l'Amiral et M. le Consul. En termes vibrants, d'une voix nette et forte, souvent émue, il dit combien ses condisciples et lui aiment la

France et tout ce qui la rappelle : son histoire, sa langue « toute faite de clarté et de bon sens », son drapeau

« Au ciel empruntant son azur
Au lis son éclat le plus pur
Qui met dans l'âme
Des guerriers sa rouge flamme ;

et non seulement le drapeau tricolore, mais tous les drapeaux, toutes les traditions qui ont fait la France glorieuse dans le passé,

Les drapeaux du passé, si beaux dans les histoires,
Drapeaux de tous les preux et de toutes les gloires,
Redoutés du fuyard
Drapeaux troués, criblés, sans peur et sans reproche,
Et qui dans leurs lambeaux mêlent le sang de Hoche
Et le sang de Bayard.

Il dit ensuite la fierté des élèves de voir au milieu d'eux, dans la personne de l'Amiral une si parfaite incarnation de la valeur française. En quelques lignes discrètes et brèves il rappela les étapes de la glorieuse carrière de l'Amiral. Il le montra simple lieutenant de vaisseau, accomplissant sous les yeux émerveillés de l'Amiral Courbet, ce magnifique exploit du 23 Juin 1884 ; puis se signalant par une exceptionnelle connaissance des choses de la mer, à l'attention de ses chefs ; présidant à la direction supérieure des escadres et se révélant aux yeux de tous comme un chef incomparable, vraiment né pour le maniement des hommes et l'exécution de grandes choses.

Ce discours, net et vrai comme les faits, sans prétention et sans hyperboles, parce qu'il avait le mérite de traduire sincèrement la pensée des élèves, souleva en maint endroit des tonnerres de bravos.

Il fut suivi d'un certain nombre de déclamations et de morceaux d'orchestre. Parmi tous les poèmes récités, trois méritent une mention spéciale : le *Drapeau*, fragment épique de Clovis Hugues, dit d'une façon émouvante — si émouvante qu'il arracha des larmes — par M. René Tasso ; les *Marins de France*, poème lyrique de Ch. Grandmougin et qui mérite d'être mis sur le pied des plus beaux morceaux de Hugo, déclamé par M. Ch. Jaouich avec infiniment d'expression et de relief ; et enfin le monologue mi-sérieux, mi-comique, *Je veux être marin*, récité d'une façon imperturbable par M. Yessula, un tout petit bambin des classes élémentaires. C'est à la fin d'une de ces déclamations, que l'Amiral se tournant vers une notabilité française lui dit : « En vérité, voilà des choses qu'on ne peut pas croire,

si on ne les a pas vues». (1) Mais le «clou» de la fête, ce fut assurément le chant du chœur : *Au Drapeau* ! exécuté par six cents élèves du Collège. Non, rien ne peut être impressionnant comme ce



Frontispice du discours adressé à l'Amiral
par M. le Président de l'Académie.

formidable unisson. Sous les arcades et les voûtes des Pas-Perdus, ces accents guerriers avaient quelque chose de puissant et de terrible. C'était épique...

(1) Par une attention toute paternelle, l'Amiral invita le petit Maurice Yessula à « aller le voir » dans le soirée à bord du *Voltaire*. L'enfant n'eut garde de manquer au rendez-vous, et il conservera longtemps le souvenir du charmant accueil qu'il reçut et des gâteries que lui prodiguèrent les officiers.

Enfin l'Amiral prit la parole. Au milieu d'un silence vraiment religieux, couvrant toute l'assemblée d'un regard où brillait la confiance et la sympathie, il s'exprima ainsi :

Mes chers amis,

« Depuis bientôt une semaine que nous sommes dans cette ville, mes soldats, mes officiers et moi, nous allons de rêve en rêve. Ce nous est un inexprimable bonheur de découvrir chaque jour combien sur cette terre hospitalière, la France est respectée et aimée.



L'Amiral Boué de Lapeyrère

« Avant-hier encore, il m'était donné de présider chez vos Frères Français, et dans la bonne ville du Caire, une cérémonie analogue à celle-ci. Et j'ai pu constater, là comme ici, non seulement la haute valeur de l'instruction et de l'éducation que vous donnent vos incomparables professeurs, mais encore et surtout comment on développe dans vos cœurs l'amour de notre cher pays de France.

« Hier, vous avez fait à mes braves marins un accueil dont ils sont encore tout émus et que jamais nulle part ils n'avaient rencontré; soyez sûrs qu'ils en garderont à jamais la mémoire. Ce que je vois en

ce moment ne fait que confirmer mes impressions, et je puis vous assurer que moi aussi, je me souviendrai.

(Puis, se tournant vers le C. F. Visiteur et le C. F. Directeur):

« Laissez moi donc, mes amis, dire ici tout ce que je sens, et exprimer à vos Supérieurs, en ma qualité de Français et de Marin, toute ma reconnaissance.

« Oui, mes amis, vous avez raison d'aimer la France: elle le mérite, et vous l'avez bien dit tout à l'heure. Vous garderez donc le souvenir des navigateurs qui ont passé quelques moments, trop rapides hélas ! parmi vous, mais qui cependant ne vous oublieront jamais.

« Pourtant à ce souvenir, que je puis appeler, pour ainsi dire, *moral*, je voudrais en joindre un autre d'ordre plus *matériel*. Je

suis convaincu d'ailleurs qu'il ne nuira pas au premier, mais qu'au contraire il lui servira grandement. C'est pourquoi, je demanderai à votre directeur non pas *un* jour, mais *deux* jours de congé ; et je sais bien qu'il ne les refusera pas. Certainement les choses n'en vaudront que mieux ainsi...

« Eh bien donc, mes amis : Vive la France ! Souvenez-vous que la France a les yeux sur vous. Ne l'oubliez pas, elle ne vous oubliera pas. Au revoir, mes amis. Pensez à nous, nous penserons à vous ! Respectez la France ; aimez la France ; au revoir ! »

Il n'est pas besoin de dire que ce discours si vibrant, si plein d'émotion, alla droit au cœur des élèves. M. l'Amiral peut être sûr qu'il laisse au Collège Sainte-Catherine, une belle réputation d'orateur. C'est qu'en effet, suivant le mot du doux Sully-Prudhomme, sa parole fut « *un appel profond de l'âme à l'âme* ».

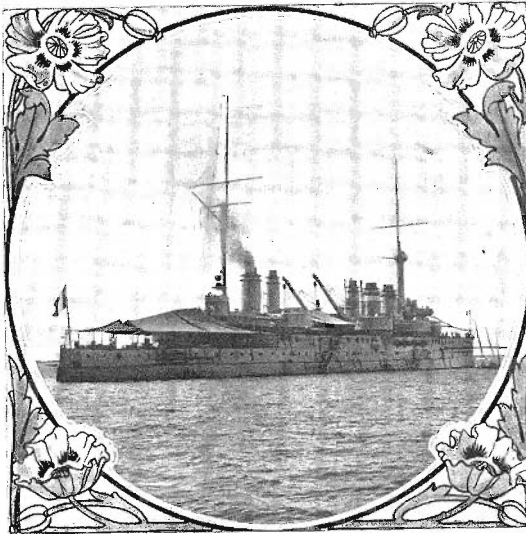


Photo W. Bonnici

LE DIDEROT, cuirassé de 1^{re} classe

La visite du Diderot.

C'est le superbe dreadnought qui trois semaines auparavant avait ramené M. le Président Poincaré de Barcelone à Toulon, que l'Amiral Boué de Lapeyrière livra quatre heures durant à l'invasion des élèves de Sainte-Catherine. Invasion toute bienveillante, oui ; mais non pas toute pacifique..

La curiosité de tous, des savants comme des ignorants, eut de quoi se satisfaire. Que de choses, juste Ciel ! et quelles belles choses sur un dreadnought. Tourelles, canons monstrueux, projecteurs, tubes

lance-torpilles, appareils de télégraphie sans fil, télémètres, machines, turbines et dynamos gigantesques, artillerie moyenne, petite artillerie, canons de campagne, mitrailleuses, rien ne fut caché à nos regards curieux. Avec une complaisance inlassable, les quartiers-mâîtres et les officiers qui nous servaient de ciceroni, nous expliquaient toutes choses de leur mieux. Et cependant, pour eux, quoi de plus fastidieux, de plus insipide ?

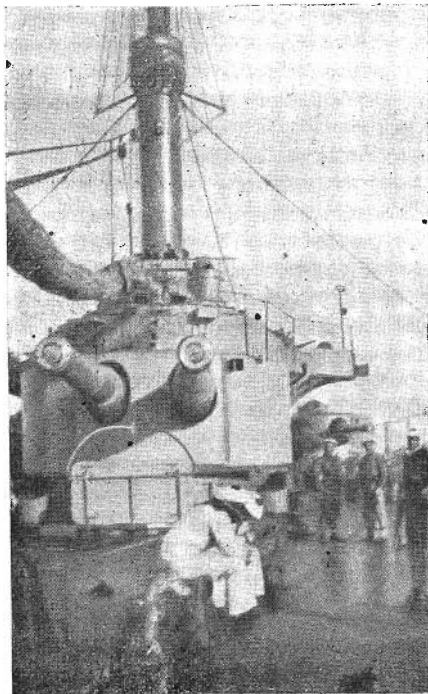


Photo G. Méguerditchian

Une tourelle du *Diderot*.

Combien de visiteurs avaient-ils dû promener ainsi à travers les dédales de la carcasse métallique ?

La fanfare du Collège, toujours à sa place au milieu des marins ne manqua pas une si belle occasion. Dans le canot qui la conduisit et la ramena, aussi bien que sur le pont du *Diderot*, elle s'en donna à cœur-joie ; tellement qu'on peut se demander si les flotsbleus d'Alexandrie avaient jamais entendu, en si peu de temps, un tel nombre de *Marseillaise* et de *Sambre et Meuse*.

En somme, belle et bonne journée : profitable à tous et à tous les points de vue. Jour délicieux, puisque livres et cahiers avaient chômé ;

jour bien rempli, puisqu'on avait pu apprendre tant de choses ; jour inoubliable, puisque dans l'avenir en une foule de circonstances on se le rappellera : chaque fois qu'il sera parlé de dreadnoughts et d'escadres.

Caton, rapporte l'histoire, marquait d'un caillou blanc ses jours heureux. Ainsi feront les élèves de Sainte-Catherine de la journée du 28 Novembre 1913.

Succès obtenus par d'anciens élèves du Collège
durant l'année scolaire 1912-1913

Ont obtenu leur licence en droit :

MM. Isaac ABOULAFIA (*faculté de Paris*)
Nelson SCHRANZ (*faculté de Paris*)
Georges TASSO (*faculté de Paris*)

Ont passé avec succès des examens de droit (Le Caire)

2^{me} année — MM. Nédim GALIOUNGHI, Antoine GEARGEOURA,
Marc GORODISSKY, Gino SCALFAROTTO (*Mention Bien*), Georges SOUSSA.

1^{re} année — MM. Georges JAOUICH, César LÉVY, Victor SISTO.

MM. Nicolas PAPAZOURIS et Oscar BORDIGA ont brillamment obtenu le diplôme d'ingénieur électricien. (Institut électrotechnique de Grenoble).

M. Albert LANZETTA est entré en 4^{me} année à l'Université Bocconi de Milan, et M. Alexandre LANZETTA en 3^{me} année.

M. Edouard TINGHIR a été admis en 2^{me} année à l'Ecole des Ponts et Chaussées de Paris.

M. Samuel MESSÉCA est passé de 2^{me} en 3^{me} année à l'école des Travaux Publics de Paris.

M. Vincent CHIARA est passé en 2^{me} année du cours préparatoire à l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures de Paris, au pensionnat des Frères de Passy-Froyennes (Belgique)

MM. Ange TÉDESCHI et Elie MOUSSALI sont entrés en 2^{me} année à l'Institut agricole international de Beauvais.

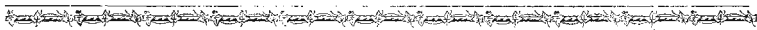
MM. Eugène ARBIB, Henri BOULOS, Girair TOUGHLADJIAN et Spiro FARAH ont été admis en 2^{me} année du cours de médecine de l'Université catholique de Beyrouth.

M. Joseph YANNI est passé de 2^{me} en 3^{me} année à l'Ecole d'agriculture de Carlsbourg (Belgique).

M. Jacques MESSÉCA est entré à l'Ecole Duvigneau pour se préparer à l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures de Paris.

M. Ernest BENNO a subi avec succès l'examen d'entrée à l'Ecole d'Agriculture de Grignon.

- M. Marius CARBONARO est entré au pensionnat des Frères de Passy-Froyennes dans la classe préparatoire à l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures de Paris.
- M. Pierre CHIARA a été admis en 1^{re} année du cours de pharmacie à l'Université catholique de Beyrouth.
- M. Philippe MONFRONT est entré à l'Institut agronomique de Louvain.
- M. Jean MAMO a obtenu le diplôme de conducteur de travaux publics (Ecole des Travaux Publics de Paris).
- M. Georges DEBONO, après avoir passé avec succès les examens de l'University College de Reading (Angleterre) s'est fait inscrire à l'Université de Londres pour y suivre des cours de sciences naturelles.



LE PRIX DES ANCIENS ACADÉMICIENS.

On sait qu'en souvenir des fêtes jubilaires de l'Académie, quelques anciens Académiciens ont pris l'initiative de la fondation d'un Prix à décerner chaque année à l'élève le plus méritant de notre Société ; le Lotus a publié dans son dernier numéro une première liste de souscripteurs.

En voici une deuxième.

MM. Fernand Fernous P.T. 48.75	MM. Jacques Messéca P.T. 30
Henri Koller... » 50	Charles Bigatti . » 77.15
Gabriel Gargour » 50	Elic Toriel.... » 97.50
Frédéric Stable. » 40	Michel Aghar... » 48.75
Henri Boulos... » 50	Joseph Khouri. » 97.50
Armand Savinien » 50	

Que tous ces Messieurs, de la seconde et de la première liste, veuillent bien accepter nos remerciements sincères. Grâce à leur générosité, le « Prix des Anciens Académiciens » est définitivement fondé — il a même pu être attribué dès cette année — et un nouveau lien est créé qui rattache les Académiciens d'aujourd'hui, comme il rattachera ceux de demain, à leurs vaillants devanciers.





Revue à la vapeur

La distribution des prix. — Cette solennité, la plus douce au cœur des élèves, un peu à cause des prix qu'ils y reçoivent et des applaudissements qu'on leur prodigue, mais surtout à cause des grandes vacances qu'elle inaugure, s'est déroulée avec son cérémonial ordinaire, le 22 Juillet pour la deuxième division, et le lendemain 23, pour la première.

M. Alfred Belmas, vice-consul de France, présidait le premier jour, et M. Pierre de Witasse, consul suppléant, gérant le consulat de France, le second jour.

Les petits élèves de la deuxième division ont joué à ravir une jolie opérette, *Les Enfants de saint Louis*, et une gentille saynète, *Le Procès d'une mouche*. On les a fort applaudis. C'est qu'en effet ils ont été charmants de grâce, d'aisance et de naturel ; que leur diction très simple et sans affectation, quoique bien travaillée, a été généralement excellente, et qu'enfin les mamans étaient très fières de les voir évoluer dans leurs jolis costumes.

Tous nos compliments donc à MM. H. Bénézra, Z. Modercin, S. Seissun, les graves avocats du procès de la pauvre mouche ; à M. Yessula, qui pourrait bien quelque jour devenir député ; à Ch. Ribeyre et G. Giuliotti, les aimables enfants de saint Louis ; et enfin à toute la troupe — une vraie légion — des seigneurs, hommes d'armes, pages et trouvères : W. Farès, R. Whitfield, B. Issay, M. Georgitsy, I. Benno, L. Belilos, A. de Palma, J. Tasso, L. Bonello, A. Malak, E. Moussali, M. Hafez, M. Halifi, B. Sarkis, F. Naïm, A. Debbas, G. Calù, M. Farid, S. Farid, Fathy Omar, G. Cassir, A. Gaéta, J. de Botton, E. Kachami, W. Kachami, M. Sadek, A. Gior-dimaïna, O. Panelli, M. Zénié, A. Zar, R. Trucco.

N'oublions pas MM. B. Georgitsy et Ch. Jaouich de la première division, qui avaient gracieusement prêté leur concours à leurs petits camarades.

En première division, c'est *Le Désert*, la célèbre ode-symphonie de Félicien David, qui a fait les frais de la Séance. Le succès des exécutions du 31 Mai et du 1^{er} Juin avait déterminé à reprendre cette belle œuvre, et il n'y a pas à le regretter. Il semble qu'on ne se lasserait jamais d'entendre une telle musique. Le dernier numéro du Lotus ayant donné une intéressante analyse du *Désert*, nous n'en dirons rien ici.

*
* *

Du palmarès nous ne voulons relever que l'attribution des trois grands prix distribués cette année.

Le Prix des Anciens Académiciens, créé à la suite des fêtes jubilaires de l'Académie, a été décerné à *M. Jacques Messéca*.

Le Prix dit « de Monsieur le Consul », créé pour récompenser l'élève le plus méritant de la classe de Mathématiques a été attribué à *M. Marius Carbonaro*.

Le Prix décerné chaque année par la Chambre de commerce française d'Alexandrie à l'élève le plus méritant de la première classe commerciale, a été remporté par *M. Ernest Michaca*.

Nos félicitations aux trois heureux lauréats.

L'exposition scolaire de fin d'année. — L'abondance des matières nous a empêchés d'en donner le compte-rendu analytique dans notre numéro de Juillet. Cela est vraiment regrettable, car il y avait matière à un fort bel article, et maintenant ces choses sont déjà bien lointaines. Disons cependant que l'on pouvait voir à l'exposition une très intéressante collection de travaux scolaires de tous genres, depuis les cahiers de bâtons de la neuvième classe — pareils en tous points à ceux qu'Alphonse Daudet a immortalisés dans *Le Petit Chose* — jusqu'aux savantes épures proposées à l'étude des visiteurs par la classe de Mathématiques.

Les travaux des petits élèves paraissent toujours les plus intéressants. Est-ce le souvenir des années à tout jamais évanouies qui en est cause ? C'est un fait ; les grands-livres, journaux, livres de caisse et autres, exhibés par les classes commerciales ; les savantes dissertations, amplifications et analyses littéraires des élèves des classes du baccalauréat attirent infiniment moins de curieux que les cahiers d'opérations, de dictées ou de conjugaisons de nos bambins. Il est vrai que souvent l'aspect en est pittoresque à ravir. Serait-ce donc l'absence d'art qui les rendrait si intéressants ? Ce serait alors du rousseauisme. *Horror, horror*, comme dit Shakespeare.

L'Œuvre des vacances. — Nous avons annoncé, l'an dernier à pareille date, la naissance de cette œuvre charitable, appelée à faire le plus grand bien. C'est un plaisir sans égal pour nous de rendre compte de l'extension qu'elle a prise cette année. Pendant les mois d'Août et de Septembre, elle a réuni plus de cent enfants pauvres, dans les locaux de l'école gratuite Sainte-Catherine. Grâce à une entente vraiment admirable avec les Conférences de Saint-Vincent de Paul, la direction de l'Œuvre a pu assurer, en plus des cours d'instruction religieuse, de français, d'anglais, d'arabe, de calcul, qui avaient déjà eu lieu l'an passé, le repas de midi, moyennant une minime participation des familles, à presque tous les élèves. Quel soulagement pour les parents de savoir leurs enfants en sûreté, sous la garde de jeunes gens intelligents et dévoués. Comme l'on comprend, que dès la seconde année de son existence, l'Œuvre des vacances ait été obligée de refuser de pauvres enfants, faute de maîtres pour s'en occuper ! Mais aussi, quel ne doit pas être devant Dieu et ses anges le mérite de ceux qui volontairement se privent des loisirs que leur laisse le labeur quotidien, pour vaquer à cette œuvre de préservation morale. Le grand Ozanam, dont nous avons voulu fêter cette année même le glorieux centenaire, aurait aimé cette création. Il peut être fier de ses jeunes confrères d'Alexandrie.

Pendant les vacances. — « Que faire en ces deux mois, à moins qu'on ne s'ennuie ! » Aussi est-ce un plaisir pour beaucoup de venir le 15 Août et le 8 Septembre, revoir les murs du Collège. On assiste à la Sainte Messe ; on se répand dans les cours de récréation et dans les classes, les groupes se forment autour d'un professeur ; on cause, on rit, on rappelle les beaux jours et les vilaines heures de l'année qui vient de finir, on s'informe du caractère et des habitudes des maîtres que l'on aura dès la rentrée prochaine ; puis l'on se sépare, enchanté des choses que l'on a entendues et de celles que l'on a dites.

Cette année, c'est à la campagne que se fit la réunion du 8 Septembre. Pour plusieurs, ce fut un double motif de présence ; car malgré tous les efforts de la Municipalité, les parcs et lieux de promenade sont si rares à Alexandrie ! L'assistance fut donc nombreuse. La joie ne manqua point : pour une demi-journée « la campagne » quitta cet aspect austère et grave qu'elle prend pendant les vacances, par le fait de la présence de toute la Communauté des Frères d'Alexandrie. Le mal n'est point grave : la joie de tous le contrebalance efficacement.

La rentrée. — On pourrait bien nous dire comme Musset à propos de la Malibran :

Sans doute, il est trop tard pour parler encore d'elle !...

Il le faut néanmoins, ne serait-ce qu'en quelques mots, afin que la chronique soit complète.

Eh bien, elle a été excellente. Le Collège dépasse cette année de plus d'une demi-centaine le nombre d'élèves le plus élevé qu'il ait jamais atteint. Est-ce la vue des nouvelles constructions, qui a provoqué cette affluence ! Qui le sait ? Quoiqu'il en soit, il faudra bien que la progression s'arrête, sinon le Collège deviendrait trop petit pour sa population. Heureuse faute ! pour parler à l'instar de la liturgie. Mais en attendant, la complication dont nous parlions l'année dernière, à ce sujet, ne fait qu'augmenter. Certaines classes, les cinquièmes par exemple, sont si nombreuses et si peuplées, qu'elles forment un véritable Collège dans le Collège. C'est abusif. Richelieu ne l'aurait pas permis. Il aurait protesté; il aurait été protestant, comme on disait autrefois en analyse logique...

La retraite. — Elle nous a été prêchée cette année du 16 au 19 Octobre par Monsieur l'abbé Veillat, aumônier du pensionnat des Sœurs de la Mère de Dieu. Nous avons aimé dans notre prédicateur son langage clair, simple, bien à la portée de l'auditoire, une parfaite connaissance et un grand amour des jeunes gens, un zèle tout apostolique. M. Veillat a durant de longues années professé la philosophie. Il en a conservé l'habitude d'une exposition méthodique, sans apprêts, facile à suivre, et surtout l'art de mettre bien en relief les idées centrales, les points importants du discours. C'est bien ce qu'il faut dans une retraite, où il s'agit évidemment plus de se graver dans l'esprit une ou deux idées capitales, que de parcourir à toute vapeur l'ensemble du dogme et de la morale. Nous formons le vœu que les fruits de ces saints exercices soient durables, et que cette année la piété ne fasse que grandir parmi la jeunesse du Collège.

Devoirs des vacances, — Nous nous faisons un plaisir de donner sous cette rubrique le nom des élèves qui se sont le mieux appliqués à leurs devoirs des vacances. N'est-il pas juste qu'ils soient à l'honneur, ayant été un peu à la peine ?

(On désigne la classe suivie durant l'année 1912-13).

Deuxième classe Commerciale : MM. J. Abram, N. Chamas, E. Gargour, P. Gérassis, T. Xanthopoulos (*note T. Bien*).

- Troisième cl. moderne* : MM. J. Leibowitch, V. Zibilich (*note T. Bien*) ; M. Sabella, A. Vivaldi (*note Bien*).
- Troisième cl. commerciale* : MM. A. Braha, N. Corbi, U. Scerri (*note T. Bien*) ; R. Anhoury, S. Sfingas (*note Bien*).
- Quatrième classe A* : M. Vezirakis (*note Bien*).
- Quatrième classe B* : MM. M. Corbi, G. Filacouridis, A. Ghikas, E. Kédémos, M. Kédémos, G. Khouri, R. Zarb, J. Zénié (*note T. Bien*) ; B. Georgitsy, V. Tutingi, H. Zarb (*note Bien*).
- Quatrième classe C* : MM. G. Dahan, E. Greco, J. Kypreos, A. Rathle, (*note T. Bien*) ; F. Argy, V. Hamaoui, Ch. Chéhoine (*note Bien*).
- Cinquième classe A* : MM. E. Ackad (*note T. Bien*) ; R. Abou-lafia, G. Maggiar, K. Mémélian, A. Podaropoulos (*note Bien*).
- Cinquième classe B* : MM. H. Abbassi, L. Giusti (*note T. Bien*) ; E. Barcion (*note Bien*).
- Cinquième classe C* : MM. A. Ardizzone, E. Capato, G. Conciatori, G. Orfali, Ch. Ribeyre, G. Tilche (*note T. Bien*) ; N. Alex, F. Mugnier (*note Bien*).
- Cinquième classe D* : MM. J. Badaoui, I. Liggéri, F. Salama, E. Savidis, V. Vascotto (*note T. Bien*) ; S. Ben Lassin, M. Faraut, P. Rocca, G. Richès, J. Sidéris (*note Bien*).
- Deuxième - Cinquième classe A* : MM. A. Constandoulakis, T. Halkias, E. Joannidès (*note T. Bien*) ; J. Angéλου (*note Bien*).
- Deuxième-Cinquième classe B* : MM. J. Christodoulo, T. Giannopoulo, Athanase Joannou, D. Vlandi (*note T. Bien*) ; P. Pissas (*note Bien*).
- Sixième classe A* : MM. A. Busuttill, E. Khoury, D. Mattatia, A. de Palma, G. Rosenthal, C. Tsoucatos, G. Zogheb (*note T. Bien*) ; C. Adem, S. Carydiás, F. Chouéri, R. Florent, D. Halifi, M. Richès (*note Bien*).
- Sixième classe B* : MM. W. Farès, R. Gasparaz, V. Grosjean, B. Sarkis (*note T. Bien*) ; O. Cauro, W. Fiteni, F. Mifsud, A. Zar (*note Bien*).
- Septième classe* : MM. A. Adem, F. Bonnici, J. Brisset, A. Cesario, Nasr-el-Din, M. Serbos, S. Seïssun (*note T. Bien*) ; G. Cambon, V. Cegan, A. Geordimaïna, P. Lams, G. Tilche (*note Bien*).
- Huitième classe A* : MM. G. Calù, J. Caselli, A. Gaëta, G. Galioungi, M. Serbos, C. Tahan (*note T. Bien*) ; A. Bocti,

G. Cassir, G. Cauro, L. Geargeoura, G. Giuliotti, J. Singer
(*note Bien*).

Huitième classe B : MM. A. Choucri, V. Depolo, M. Farid,
S. Farid, A. Giraud, R. Trucco, I. Salama (*note T. Bien*);
A. Géronimo, S. Monferrato, A. Rathle, M. Zénié (*note Bien*).

Neuvième classe : MM. A. Bonnici, M. Monfid, M. Stoïovich
(*note T. Bien*); R. Luzianovich, I. Chouri, S. Bakoum, Ch.
Sarkis, (*note Bien*).

A la Congrégation de la T. S. Vierge. — Le 26
Octobre, ont eu lieu les élections pour la formation du Conseil de
Congrégation. Elles furent présidées par le R. P. Dunstan, aumônier
du Collège. Il faut dire à la louange des congréganistes, qu'elles se
sont faites aussi sérieusement qu'il convient.

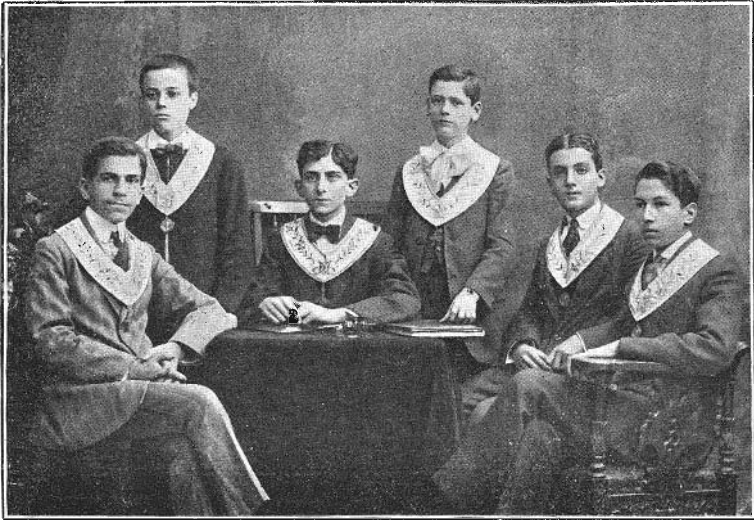


Photo Reiser.

Le nouveau Conseil de la Congrégation.

N. Chamas, A. Liggeri, Ch. Jaouich, D. Falca, A. Rathle, R. Zarb.

Le Conseil, pour l'année 1913-1914, est ainsi constitué :

Préfet : M. Charles Jaouich.

Secrétaire : M. Nicolas Chamas.

Trésorier : M. Dominique Falca.

Conseillers : MM. Hector Zarb, Antoine Rathle, Aldo Liggeri.

Nos compliments aux nouveaux élus, avec le vœu que chacun d'eux remplisse à la satisfaction générale la mission qui lui a été confiée.

Les constructions au Collège. -- Rien n'est si beau qu'un bâtiment neuf... quand il est terminé. Mais le voir pierre à pierre s'élever, c'est autre chose. Il y a une poésie des ruines, il n'y a pas de poésie des échafaudages, du mortier et des matériaux. De ces choses, la prose même parle sans grâce. Le béton armé n'a rien qui le soustraie à cette funeste loi. Tout au contraire. De belles pierres de taille, grises ou blanches, que de robustes carriers ont tirées du sein de la terre, que de lourds tombereaux grinçant sur les routes aux ornières profondes ont transportées, que d'adroits tailleurs ont équarries en faisant jaillir sous les coups de leurs ciseaux ou de leurs bouchardes de fines étincelles, voilà qui parle au moins quelque peu à l'imagination. Mais le béton armé ! C'est laid, c'est lourd ; c'est informe... ; mais c'est très moderne. On a bien raison de le dire : la poésie s'en va.

C'est pourtant ce mode de construction que l'on a choisi, pour les agrandissements du Collège. Tout un étage supplémentaire s'élève déjà au-dessus du second corps de bâtisse. Si la charpente ou même le squelette en est peu évocateur, l'art des crépisseurs et plâtriers a su ajouter ce que la nature avait refusé. Les deux grands dortoirs sont magnifiques, avec leur lavatory très modern style : y pénétrer est un plaisir que l'on n'achète pas trop cher en montant cent ou cent cinquante marches d'escaliers.

La salle de musique sera désormais aussi éloignée que possible des classes. Tant mieux. Car, si nous aimons la musique, c'est seulement à l'exécution. Par contre, puisque les fenêtres du nouveau conservatoire donnent sur la rue, les passants : hommes et bêtes, auront le plaisir d'entendre les plaintifs roucoulements de la flûte et les mugissements profonds des contrebasses. Le chef de police du quartier fera donc sagement de placer, sous les dites fenêtres, un ou plusieurs chaouiches, afin qu'ils empêchent les rassemblements de plus d'une personne. La circulation serait gênée, et la modestie des musiciens de même.

La Sainte-Cécile. — Il est certain que depuis de longues années, l'Harmonie et l'Orchestre du Collège, n'avaient eu, dans le premier trimestre, autant à faire que cette année. La réception de l'amiral Boué de Lapeyrère au Collège, et celle des marins et

officiers à la campagne, nécessitèrent en effet de la part de MM. les musiciens un travail exceptionnel. Cela ne les a pas empêchés de préparer comme d'habitude une magnifique solennité de Sainte-Cécile.

Nous donnons in-extenso le programme de la séance offerte à cette occasion par MM. les professeurs de musique et leurs élèves, et dans laquelle nous avons pu, une fois de plus, constater la virtuosité des premiers et l'habileté croissante des seconds.

PROGRAMME -CONCERT.

On Arrive (<i>marche</i>)	Tellam
Par l'orchestre.	
Le Médecin Tant-Pis	F. Bazin
Chœur à 5 voix mixtes.	
Fantaisie Hongroise , pour flûte et piano.	Buchner
Par MM. les prof. N. Thiaffis et G. Morghese.	
Gazouillement de printemps , pour piano	Seeding
Par M. T. Giannopoulo (prof. M. Amodio).	
L'Homme et la Mer , solo de basse	Flégier
Par M. N. C. Papanicolas.	
Au Moulin , pour instruments à cordes	Gillet
Par MM. P. Gérassis, N. Manoussou, P. Monferrato, M. A-boulaïa, J. Badaoui, S. Piva, A. Hafez, A. Fadaropoulo, V. Sirovich, G. Zamboglou, de la classe de Violon (prof. M. Borghesi).	
Andante du 3^e Concerto , pour violoncelle et piano	Goldman
Par MM. les prof. R. Lanzoni, G. Morghese.	
Marie Magdeleine , trio	Massenet
Soprani : MM. A. Adem, J. Balvan, E. Kédémos, — Ténor : M. P. Papanti, — Basse : M. N. C. Papanicolas.	
Le Médecin rigolo , chansonnette	Vargues
Par M. I. Lévy.	
Marche Lorraine ,	Ganne
Par l'Orchestre.	
Mignon , trio pour violon, violoncelle et piano	A. Thomas
Par MM. les prof. G. Borghesi, R. Lanzoni, G. Morghese.	
Le Baptême du Moutard , chansonnette	Spencer
Par M. E. Bonnici.	
XIV^e Air varié pour violon avec accompagnement d'orchestre	Bériot
Par M. le prof. G. Borghesi.	
Marche des Cadets ,	Wittmann
Par l'orchestre.	

*

**

C'est avec beaucoup de tristesse que quelques jours après la Sainte-Cécile, nous avons appris la mort de M. Camillo Borghesi,

le père du très sympathique et très distingué professeur de violon du Collège. Que M. G. Borghesi veuille bien recevoir ici, au nom de tous les élèves, au nom spécialement des élèves de l'Orchestre qui nous ont prié d'être leur interprète, l'expression de nos très sincères condoléances.

School-Games and Sports. — Plusieurs matches ont déjà eu lieu, à la cour de récréation, entre les différents camps. Le 28 novembre, les meilleurs joueurs de la quatrième classe A ont lutté, dans un match de drapeau, contre ceux des classes supérieures. Les deux équipes ont donné l'impression d'être à peu près d'égal



Photo V. Baidéky

Les marins français à la campagne du collège (Octobre 1913)

La course aux obstacles. — Passage sous le filet.

force. Les deux camps ont gagné l'une et l'autre trois parties. Il faut donc remettre à plus tard la fin de la lutte. Le 29 novembre, c'est l'équipe de la quatrième classe B qui lutte contre celle des classes supérieures. L'avantage reste à cette dernière. Mais le 6 décembre, c'est l'équipe de la quatrième classe B qui l'emporte, avec 3 parties contre 1, et cela grâce au jeu serré de MM. Ch. Marianecchi, J. Badaoui et E. Savidis. Nos félicitations à ces trois élèves et à toute leur équipe.

Quelques matches de football ont eu lieu aussi à la campagne. Voici le résultat des plus intéressants :

Dimanche, 2 novembre. — Equipe du Collège (S.C.F.C.) contre l'équipe du cuirassé français *Vergniaud*. Le S.C.F.C. a gagné par 4 contre 0.

Dimanche, 7 décembre. — Equipe du Collège contre l'équipe du cuirassé allemand *Goeben*. L'équipe du *Goeben* a gagné par 6 contre 2.

Nos champions avaient affaire dans les deux cas à partie redoutable : ils se sont glorieusement battus. Compliments à Brother Peter.

Le centenaire de Louis Veillot. — L'histoire, suivant un mot fameux de Joseph de Maistre, n'est trop souvent qu'une conspiration contre la vérité. Cela est particulièrement vrai de l'histoire de la littérature. Si le XIX^e siècle ne devait être connu, dans deux ou trois cents ans, que par les œuvres des écrivains célèbres dans une certaine catégorie de manuels, il risquerait fort de paraître singulièrement pervers. Heureusement l'on peut espérer qu'en l'an 2000 ou 2100, le nom de ces cacographes sera retombé dans l'oubli d'où légitimement il n'aurait jamais dû sortir. D'autres prendront leur place dans les programmes et les manuels officiels. A leur tête, il n'en faut pas douter, sera Louis Veillot.

L'illustre champion de la cause catholique, à mesure que s'éteindra le bruit des luttes auxquelles il fut mêlé, verra sa réputation grandir. De son vivant, un de ses adversaires dit un jour : « Ce Veillot aura toujours pour lui le Pape et la grammaire ! » C'est bien quelque chose..... Or, voici que l'hommage le plus enthousiaste qui lui ait été adressé jusqu'ici, vient d'un lettré qui n'est pas de son camp : M. Jules Lemaître. C'est en effet, dans la sixième série des *Contemporains*, que le fin critique étudiant l'œuvre et le style de Louis Veillot, déclare que la place du vaillant journaliste catholique est parmi les cinq ou six plus grands prosateurs du XIX^e siècle. Espérons.....

Cette année ramenait le centième anniversaire de sa naissance. C'était une belle occasion de lui payer un acompte de l'honneur qu'on lui avait refusé trop longtemps. Les catholiques de France, et les gens de lettres non plus, n'y ont pas manqué. Depuis le premier Janvier, cinq biographies de Veillot ont paru en librairie, dont trois — celle de M. Tavernier, qui fut un moment le secrétaire de Louis Veillot, celle de M. le chanoine Lecigne, un maître de la

critique contemporaine, celle enfin de François Veuillot, le digne neveu de Louis — sont de vrais chefs-d'œuvre. A Boynes, l'humble village qui garde sa maison natale, Veuillot a été loué par le chanoine Janvier devant une foule enthousiaste de publicistes et d'hommes de lettres. A Montmartre, où le buste du grand catholique orne une des chapelles de la crypte, Mgr. Touchet dont le nom est assuré de vivre dans l'histoire de l'éloquence religieuse, lui a consacré un superbe panégyrique. Etre proposé à l'admiration du peuple chrétien, du haut de la chaire, par un grand évêque, dans la Basilique nationale, quel honneur vaut celui-là !

Au collègue Sainte-Catherine, on a fait les choses modestement, mais dignement. Dans une conférence qui a duré une heure et qui a été écoutée dans le plus religieux silence, un professeur a rappelé à grands traits la biographie et l'œuvre du soldat de l'Eglise. Il raconta son enfance laborieuse et dure, ses premiers essais dans le journalisme, sa conversion à Rome, son entrée à l'*Univers* dont il devait faire la tribune la plus retentissante du XIX^e siècle, ses combats contre l'athéisme, l'impiété et l'anarchie, la suppression de son journal pour avoir publié une encyclique du souverain Pontife malgré la défense de l'empereur Napoléon III, la reprise de l'œuvre sept ans après, et enfin la mort sainte, vaillante du chevalier de la Foi. L'auditoire sut entrer dans les sentiments qu'on voulait lui inspirer, et c'est par une longue et vibrante acclamation que prit fin ce modeste tribut de louanges.

Avant la conférence, un certain nombre d'académiciens avaient déclamé quelques poèmes de Louis Veuillot : *Les Cyprès*, *Les pleurs de Musset*, *Lanterne*, etc... extraits des « Poésies » et des « Satires ». M. Castelli, dont l'amabilité est si connue, avait de même voulu chanter les immortelles strophes de l'Epitaphe de Veuillot, mises en musique par Charles Gounod. L'une et l'autre chose contribuèrent à l'intérêt de la séance.

Ce fut donc une belle et bonne soirée. Elle laissera, il n'en faut pas douter, la plus salutaire impression ; et sur les bords du Nil comme sur ceux de la Seine et de la Loire, le nom et le souvenir de Louis Veuillot guideront au bon combat ceux dont le cœur est chaud et l'âme vaillante.

Conférence archéologique. — Pour la deuxième fois en moins d'une année, nous avons eu le plaisir d'entendre le R. P. Jaussen de l'Ecole biblique de Jérusalem nous conter une de ses excursions archéologiques.

En Novembre 1912, il nous avait conduits à sa suite au cœur même de l'Arabie ; cette année, le 17 Octobre, c'est à travers la presqu'île sinaïtique qu'il a promené nos imaginations et nos souvenirs. Voyage délicieux, singulièrement plus facile pour nous qu'il ne le fut pour l'intrépide archéologue qui nous le narrait ; voyage intéressant, puisque l'histoire et la religion collaborèrent à l'envi pour faire de ce coin de terre un lieu à jamais immortel.



{Photo A. Jaussen

Vers le Sinaï — *La halte au désert.*

Un grand nombre de vues, toutes prises par le conférencier lui-même, nous firent connaître l'aspect général de la presqu'île, sa rare végétation, les mœurs de ses habitants, peu nombreux et vraiment misérables, les monuments historiques qui rappellent soit un fait de l'histoire de l'Eglise en ces régions, soit quelque événement de l'histoire politique.

« Le Sinaï, nous dit en somme le docte conférencier, n'est, du massif montagneux qui recouvre la péninsule à laquelle il a donné son nom, ni le mont le plus considérable, ni le sommet le plus élevé. La presqu'île doit être considérée comme une dépendance naturelle de l'Arabie. Dans le Nord, les chaînes du Djebel-el-Tih et du Djebel-Rahah forment, par leur rencontre, le plateau aride et nu de Badiet-

el-Tih. Ce plateau est séparé par une large dépression, l'Oued-el-Aïn, de la pointe montagneuse du Sud, où se trouve le Sinäï proprement dit. Dans ce dernier groupe, extrêmement important pour l'archéologue, se dressent divers sommets : le Djebel Mouça (la montagne de Moïse), d'une altitude d'environ 2.250 mètres et que l'on croit être le « mont de la Loi », des Hébreux ; le Djebel Katharin, plus élevé d'environ 350 mètres, célèbre par son couvent de Sainte-Catherine, bâti par l'empereur Justinien, plusieurs fois restauré, et qui offre à l'érudit un grand nombre d'objets d'études ; le Djebel Chafa, qui, à l'Est, domine le golfe d'Akabah, et probablement se trouve être le mont Horeb des Hébreux. C'est donc dans cette région que se placent les événements racontés par l'Ancien Testament, aux Livres de l'Exode, du Deutéronome et des Nombres, et qui ont rapport à la promulgation du Décalogue, à l'organisation du culte hébreu, etc.



Photo A. Jaussen

Le couvent grec de Sainte-Catherine au mont Sinäï.

« Ces montagnes de roches nues, teintées de vives couleurs, ont une beauté sauvage. Les ravins seuls ont quelque végétation, mais combien maigre ! La population nomade et pauvre des tribus Tourarah ne possède que quelques misérables villages. Pas une seule

ville, pas de civilisation : ici la vie humaine est vraiment à son plus bas degré de beauté et de dignité. »

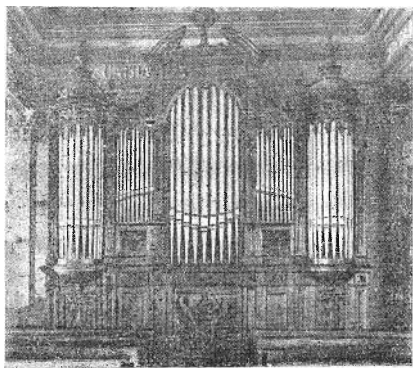
Du Sinaï, le conférencier nous mena à Jérusalem, en nous faisant suivre, pour ainsi dire, pas à pas, l'itinéraire que sa petite caravane avait parcouru. La ligne droite a beau-être le chemin le plus direct d'un point à un autre, les archéologues n'en ont cure. C'est par une série de zigzags les plus capricieux que nous arrivâmes à la Ville Sainte, après avoir admiré sur l'écran, les vestiges de plusieurs châteaux élevés tantôt au beau milieu du désert, tantôt au bord de la mer, à l'époque des croisades et à plusieurs desquels reste attaché le souvenir de Renaud de Châtillon, le héros de Tibériade.

Voilà en résumé ce que nous avons appris. Fasse le ciel qu'il nous soit donné d'entendre souvent le R. P. Jausen !..... A lui, avec tous nos remerciements, l'expression de notre chaude admiration pour sa science et son intrépidité. Il honore la sainte Eglise par ses doctes travaux : nous saluons ce noble dévouement.

Conférence scientifique. — Après l'archéologie, la physique. Le 3 Décembre l'un de nos professeurs de sciences nous a parlé de *l'air liquide*. Qu'auriez-vous dit, ô nos vénérables ancêtres, si l'on vous eût affirmé qu'un jour, cet air subtil dans lequel nous vivons, serait, par les soins de dame Science, transformé en un liquide clair comme une belle eau pure, mais froid, froid à faire peur ? Et cette métamorphose s'opère tous les jours, dans un grand nombre d'usines, et de la manière la plus simple du monde, par compressions suivies de détentes, nous a expliqué le docte conférencier. Oh ! la belle chose que de savoir quelque chose ! Et notez encore que si avec l'air liquide, les savants, qui ne sont pas toujours les gens sérieux que l'on croit, s'amuse quelquefois à mystifier leur monde par de mirifiques expériences, ils savent aussi en faire les applications les plus utiles et les plus variées : fabrication de la glace, entretien d'entrepôts frigorifiques, forage de puits et tunnels en terrains aquifères, décantage des vins, conduite des fermentations dans les brasseries, automobilisme, fabrication de cartouches aussi puissantes que celles de dynamite, traitement du lupus et de l'anthrax, etc. etc. N'est-ce pas beau ? N'empêche que le bon air d'autrefois, "l'air" tout court est encore le meilleur, et qu'il ne faudrait pas qu'il prît fantaisie à ces terribles savants d'en mettre tellement en bouteilles qu'il ne nous en restât plus pour notre usage de chaque jour !

Fêtes religieuses. --- Les solennités religieuses sont les fêtes de l'âme ; elles parlent au cœur comme à l'esprit. Elles avivent la foi, renouvellent les sentiments religieux, embaument le cœur.

Durant ce premier trimestre, nous en avons eu de fort belles : la fête de *la Toussaint*, si bien inventée par la sainte Eglise



L'orgue de la chapelle du collège

pour ranimer les courages par le spectacle des gloires promises à la persévérance ; la touchante fête *des Morts*, si bien placée après celle de tous les Saints, en si complet unisson avec le commencement de la morte saison, alors que tout dans la nature invite l'homme à se replier en lui même ; la fête de *sainte Catherine*, la grande vierge notre patronne, si forte

notre patronne, si forte dans la foi, si ferme dans la vertu, si virile dans les souffrances ; la fête de *l'Immaculée-Conception*, suave entre toutes, douce au cœur des jeunes chrétiens.

Chacune de ces solennités a été célébrée avec ferveur. Les offices ont été splendides. Rien n'a manqué : autel somptueusement paré, grand déploiement de la théorie des enfants de chœur, messes en musique, motets : œuvres des grands maîtres qui s'appellent Palestrina, Gounod, Th. Dubois, tout a été à souhait. Espérons que les fêtes de Noël, qui approchent à grand pas, seront tout aussi brillantes.

A l'occasion de la fête de l'Immaculée-Conception, fête patronale de la Congrégation, dix-sept nouveaux congréganistes ont été reçus. Ce sont :

MM. Vladimir Zibilich, de la 3^e classe moderne ; Alfred Bella, Arthur Moussu, Jean Ramia, Pierre Rocca, de la 4^e classe B ; Oscar Cauro, Rodolphe Gasparaz, Charles Ribeyre, Edouard Moussali, de la 5^e classe C ; Antoine Busutil, Henri Arcache, Nany Barakate, Victor Grosjean, William Farès, Félix Mifsud, Maurice Surur, Antoine Zar, de la 5^e classe D.

*
**

Dans la soirée du 8 décembre, les congréganistes offrirent à leurs condisciples du Collège une séance de projections. Les divers numéros du programme aussi varié qu'intéressant — nous le reproduisons ci-après — plurent beaucoup, et chanteurs, diseurs, musiciens reçurent force applaudissements. L'Harmonie qui faisait les intermèdes eut même un gros succès dans un certain morceau amusant à plaisir ; mais ne le cherchez pas au programme : c'était une surprise que nous avaient réservée nos camarades.

PROGRAMME DE LA SÉANCE DE PROJECTIONS

OFFERTE PAR LES CONGRÉGANISTES A LEURS CONDISCIPLES

PREMIÈRE PARTIE

Histoires véridiques et chansons

Comment on devient roi, en 6 tableaux.

La première pipe, en 7 tableaux.

Fâcheuse tentation, en 8 tableaux.

Histoire d'un nouveau plat, en 6 tableaux.

Le Vœu à saint Yves, chanson de Botrel, avec 5 tableaux, par E. Savidis.

L'Épave, poésie de François Coppée, avec 5 tableaux, par A. Shamà.

Par le petit doigt, chanson de Botrel, avec 8 tableaux, par F**.

Le Jouet, chanson d'Abadie, par M. I. Lévy.

DEUXIÈME PARTIE

La Vie de la T.S. Vierge, d'après les Maitres, en 65 tableaux, avec poésies dites par MM. Ch. Jaouich, W. Farès, E. Greco, M. Karkaby, E. Kédémou, G. Kher, P. Rocca, congréganistes.

Intermèdes musicaux par l'Harmonie du Collège

Paris-Bruxelles, *marche*.

Linons et dentelles, *valse*.



Dans les bluets, *polka*.

Marche de Paris.

Les concours académiques. — Le concours de *composition française* organisé dans toutes les classes de la première division, par les soins de l'Académie, a pris cette année, dans les classes supérieures, une forme originale et neuve : celle de l'enquête. Les grands élèves ont eu, en novembre, à se prononcer sur l'ordre dans lequel il convient de placer les grandes inventions ou découvertes contemporaines : télégraphie sans fil, radiographie, travaux de Pasteur, automobilisme, aviation, découverte du pôle Nord et du pôle Sud. En décembre, il leur a été demandé de répondre à une série de questions sur l'idée de patrie. C'est déjà plus difficile...

Dans toutes les classes, les concours ont trouvé le plus grand empressement. Nous donnons le nom des lauréats du concours du mois de novembre :

Premières et deuxièmes classes. — Théologos Xanthopoulos (*1^e comm.*), note 19 sur 20; A. Shamà (*1^e mod.*), E Gargour (*1^e comm.*), F. Banoun (*2^e mod.*), note 18.

Troisièmes classes. — M. Cantoni (*3^e mod.*), A. Ghikas (*3^e mod.*), M. Karkaby (*3^e comm.*), note 18.

Quatrièmes classes. — Raoul Zibilich (*4^e C*), note 17; P. Rocca (*4^e B*), M. Kédémos (*4^e A*), G. Tilche (*4^e C*), note 14.

Cinquièmes classes. — William Farès (*5^e D*), note 13.

Les concours de déclamation. — On lit quelque part dans le présent numéro du *Lotus* que lors de sa réception au Collège l'amiral Boué de Lapeyrère a été frappé de la pureté d'accent des élèves — tous étrangers à la France cependant — qui ont pris la parole devant lui. C'est qu'en effet l'art de la belle diction française est en honneur à Sainte Catherine. On le cultive avec soin dans les deux divisions, nos petits concours en témoignent. Ceux du mois de novembre et du mois de décembre ont été très satisfaisants.

Voici les élèves qui se sont le plus distingués :

PREMIÈRES ET DEUXIÈMES CLASSES.

1 ^{er} Albert Shamà (<i>1^{er} mod.</i>)		3 ^e Maurice Souccar (<i>2^e mod.</i>)
2 ^e Charles Jaouich (<i>2^e mod.</i>)		4 ^e Max Barda (<i>2^e mod.</i>)

TROISIÈMES CLASSES.

1 ^{er} Georges Khouri (<i>3^e cl. comm.</i>)		
2 ^{es} { Claude Barda (<i>3^e mod.</i>)		4 ^{es} { Basile Georgitsy (<i>3^e mod.</i>)
{ Michel Karkaby (<i>3^e comm.</i>)		{ Edgard Greco (<i>3^e comm.</i>)

QUATRIÈMES CLASSES.

1 ^{er} Edmond Kédémos (<i>4^e C</i>)		3 ^{es} { Max Arbib (<i>4^e A</i>)
2 ^e Pierre Rocca (<i>4^e B</i>)		{ Joseph Ballyan (<i>4^e C</i>)

CINQUIÈMES CLASSES.

1 ^{er} William Farès (5 ^e D)	3 ^e Victor Grosjean (5 ^e D)
2 ^e Alfred Pesarini (5 ^e C)	4 ^e Alexandre Falca (5 ^e D)

SIXIÈMES CLASSES.

1 ^{er} Henri Bénézra (6 ^e B)	3 ^e Gaston Rosenthal (6 ^e A)
2 ^e Maurice Yessula (6 ^e B)	4 ^e Gaston Tilche (6 ^e B)

SEPTIÈME CLASSE.

1 ^{er} Gino Giuliotti	2 ^e Antoine Gaéta
--------------------------------	------------------------------

EXAMENS MENSUELS (Octobre et Novembre 1913)

Octobre

Novembre

Première classe moderne

1 ^{er} Girair Méguerdi chian	1 ^{er} Albert Shamà
2 ^e Albert Shamà	2 ^e Girair Méguerditchian

Première classe commerciale

1 ^{er} Panayoti Gérasis	1 ^{er} Panayoti Gérasis
2 ^e Nicolas Chamas	2 ^e Théologue Xanthopoulos
3 ^e Théologue Xanthopoulos	3 ^e Nicolas Chamas
4 ^e Pascal Torchia	4 ^e Pascal Torchia

Deuxième classe moderne

1 ^{er} Félix Banoun	1 ^{er} Félix Banoun
2 ^e Gaston Bénézra	2 ^e Gaston Bénézra
3 ^e Max Barda	3 ^e Max Barda
4 ^e Elie Amiel	4 ^e Charles Jaouich

Deuxième classe commerciale

1 ^{er} Charles Tsékis	1 ^{ers} { Charles Tsékis Yvon Scalfarotto
2 ^e Yvan Scalfarotto	
3 ^e Némétallah Corbi	3 ^e Némétallah Corbi
4 ^e Léonidas Totsilidès	4 ^e Léonidas Totsilidès

Troisième classe moderne (Section A)

1 ^{er} Antoine Ghikas	1 ^{er} Antoine Ghikas
2 ^e Reginald Zarb	2 ^e Joseph Leibowitch
3 ^e Joseph Leibowitch	3 ^e Mario Cantoni

Troisième classe moderne (Section B)

1 ^{er} Vladimir Zibilich	1 ^{er} Raoul Paoletti
2 ^e Raoul Paoletti	2 ^e Vladimir Zibilich
3 ^e Nicolas Manoussou	3 ^e Nicolas Manoussou

Octobre

Novembre

Quatrième classe A

1 ^{er} Apostolos Podaropoulo	1 ^{er} Apostolos Podaropoulo
2 ^e Nicolas Magnifico	2 ^e Michel Kédémos
3 ^e Michel Kédémos	3 ^e Max Arbib
4 ^e Raphaël Aboulafia	4 ^e Nicolas Magnifico

Quatrième classe B

1 ^{er} Arthur Moussu	1 ^{er} Zarmaïr Kéchichian
2 ^e Zarmaïr Kéchichian	2 ^e Félix Salama
3 ^e Félix Salama	3 ^e Arthur Moussu
4 ^e Félix Savidis	4 ^e Félix Savidis

Quatrième classe C

1 ^{er} Elie Capato	1 ^{er} Elie Capato
2 ^e Raoul Zibilich	2 ^e Edmond Kédémos
3 ^e Edmond Kédémos	3 ^e Raoul Zibilich
4 ^e Joseph Ballyan	4 ^e Jean Salamé

Cinquième classe A

1 ^{er} Jean Méliniclis	1 ^{er} Emmanuel Joannidès
2 ^e Emmanuel Joannidès	2 ^e Jean Méliniclis
3 ^e Gerasimos Papayannidès	3 ^e Michel Michaélidis
4 ^e Alcide Polito	4 ^e Gerasimos Papayannidès

Cinquième classe B

1 ^{er} Athanase Joannou	1 ^{er} Athanase Joannou
2 ^e Michel Elefériadès	2 ^e Dimitrius Vlandi
3 ^e Elie Barçilon	3 ^e Michel Elefériadès
4 ^e Stamatios Stylianoudès	4 ^e Elie Barçilon

Cinquième classe C

1 ^{er} Charles Ribeyre	1 ^{er} David Mattatia
2 ^e David Mattatia	2 ^e Victor Brusati
3 ^e Alfred Pesarini	3 ^{es} } Edouard Koury
4 ^e Edouard Koury	3 ^{es} } Elie de Botton

Cinquième classe D

1 ^{er} Edouard Dana	1 ^{er} William Farès
2 ^e William Farès	2 ^e Edouard Dana
3 ^e Constantin Loverdo	3 ^e Eustratios Loutsos
4 ^e Bernard Carantino	4 ^e Maurice Surur

Deuxième-Cinquième classe A

1 ^{er} Basile Lézis	1 ^{er} Basile Lézis
2 ^e Thémistocle Halkias	2 ^e Thémistocle Halkias
3 ^e Michel Nasser	3 ^e Michel Nasser
4 ^e Michel Michaélidis	4 ^e Panayotti Economidès

Octobre

Novembre

Deuxième-Cinquième classe B

1 ^{er} Nicolas Pérachi	1 ^{er} Antoine Jatrinosoulos
2 ^e Chavarche Papazian	2 ^e Nicolas Pérachi
3 ^e Antoine Jatrinosoulos	3 ^e Ernest Polnauer
4 ^e Dikran Alexanian	4 ^e Georges Vlandis

Sixième classe A

1 ^{er} Gaston Rosenthal	1 ^{er} Saleh Nakhlah
2 ^e Robert Florent	2 ^e Emile Schami
3 ^e Saleh Nakhlah	3 ^{es} { Nasr-el-Din Agl
4 ^e Benjamin Mattatia	{ Rodolphe Linder

Sixième classe B

1 ^{er} Robert Cassir	1 ^{er} Robert Cassir
2 ^e Gaston Tilche	2 ^e Roland Whitfield
3 ^e Pierre Lams	3 ^{es} { Pierre Lams
4 ^e Egizio Sirowich	{ Maurice Yessula

Septième classe

1 ^{er} Gino Calù	1 ^{er} Gino Calù
2 ^e Gino Giuliotti	2 ^e Gino Giuliotti
3 ^e Gabriel Cassir	3 ^{es} { Gabriel Cassir
4 ^e Joseph Caselli	{ Gabriel Zogheb

Huitième classe A

1 ^{er} Achod Manoukian	1 ^{er} Michel Zénié
2 ^e Michel Zénié	2 ^e Vladimir Depolo
3 ^e Isaac Salama	3 ^e Achod Manoukian
4 ^e Georges Seidah	4 ^{es} I. Debbas et F. Soliman

Huitième classe B

1 ^{er} Nicolas Hammaoni	1 ^{er} Oscar Arbib
2 ^e Gino Zar	2 ^{es} { Félix Salama
3 ^e Michel Moulattlet	{ Charles Doummar
4 ^e Félix Salama	4 ^e Constantin Carydias

Neuvième classe

1 ^{er} Charles Grosjean	1 ^{er} Charles Grosjean
2 ^e Alfred Salama	2 ^e Oscar Giordimaïna
3 ^e Oscar Giordimaïna	3 ^e Alfred Salama
4 ^e Joseph Mariennecci	4 ^e Joseph Marianecchi

N. — Les grands examens trimestriels se faisant en ce moment, les résultats en seront publiés dans le prochain numéro du Lotus.



EPHÉMÉRIDES

du deuxième trimestre de l'année scolaire 1913-14

JANVIER

1. — Jeudi *Fête de la Circoncision* (d'obligation). 8 h. Messe.
Congé du jour de Pan du 31 Décembre au 7 Janvier inclus.
4. — Dimanche 8 h. Messe.
6. — Mardi *Fête de l'Épiphanie* (d'obligation). 8 h. Messe.
7. — Mercredi *Noël orthodoxe*.
8. — Jeudi **Congé** de l'amiral Boué de Lapeyrière.
9. — Vendredi **Rentrée** des classes à l'heure habituelle.
14. — Mercredi *Jour de l'an orthodoxe*.
19. — Lundi **Concours** de déclamation en 2e division.
30. 31 **Examens mensuels** (4es cl. 5es cl. et 2e division).

FÉVRIER

3. — Mardi **Concours** de déclamation en 1e division.
4. — Mercredi **Proclamation** des notes du mois de Janvier.
Conférence scientifique.
5. — Jeudi **Congé du mois**.
21. — Samedi *Fête de l'Adoration réparatrice*.
24. — Mardi **Mardi gras**. Séance récréative.
25. 26. 27. 28. **Examens du livret scolaire** (classes modernes).
27. 28 **Examens mensuels** (4es cl. 5es cl. et 2e division).
27. 28 **Examens** (2e et 3e cl. commerciales).

MARS

2. 3. **Continuation** des examens (2e et 3e cl. commerciales).
3. — Mardi **Concours** de déclamation en 2e division.
4. — Mercredi **Proclamation** des notes du mois de Février.
Conférence scientifique.
5. — Jeudi **Congé du mois**.
19. — Jeudi *Fête de saint Joseph*.
Concert musical, par l'Harmonie, à la campagne.

AVRIL

1. 2. 3. **Examens** en 1e cl. commerciale.
2. — Jeudi **Règlement** ordinaire.
3. 4. 6. **Examens trimestriels** (4e cl. 5e cl. et 2e division).
9. — Jeudi *Jéudi-Saint*. **Règlement** ordinaire. — **Visite** des reposoirs.
10. — Vendredi *Vendredi-Saint*. **Règlement** ordinaire.
11. — Samedi *Samedi-Saint*. **Proclamation** des notes du mois de Mars.
11 h. 1/2, sortie.
12. — Dimanche *Fête de Pâques*.
Congé de Pâques du 11 au 20 Avril inclus.
20. — Lundi *Fête du Cham-el-Nessim*.



